

Talip IBRAHIMOV

L'ange

Version abrégée

Traduit du russe par Antonina Roubichou–Stretz

Illustrations de Christine Zeytounian-Beloüs

ÉDITION BILINGUE

Талип ИБРАИМОВ

**АНГЕЛ
Повесть**

Иллюстрации К. Зейтунян-Белоус

Русская Литература
Lettres Russes
Paris

Talip Ibrahimov, un nouvel auteur kirghize

À l'époque soviétique, c'est non sans fierté que l'on parlait d'une littérature « multinationale » écrite en 99 langues. Au lendemain de l'effondrement de l'URSS, au contraire, la littérature en Russie s'est voulue étroitement nationale, écartant notamment, comme représentants des lettres de leur seule nationalité, des auteurs qui avaient souvent occupé le devant de la scène tels que Tchinguiz Aïtmatov, Vassil Bykov, Tchinguiz Gousseïnov....

Cependant, non seulement plusieurs de ces grandes figures ont poursuivi leur oeuvre, mais une nouvelle génération d'écrivains non russes bien que de culture russe est apparue à laquelle, à l'aube du siècle nouveau, dans un climat plus apaisé et parallèlement à l'émergence de la notion de russophonie, directeurs de revues et éditeurs ont commencé à porter attention. Dans cette perspective, en 2005, un prix littéraire a été créé, destiné à récompenser prosateurs ou poètes non russes écrivant en russe quel que soit leur lieu de résidence. Il a pour vocation « d'aider à sauvegarder et à faire vivre la langue russe », mais aussi de permettre aux auteurs écrivant en russe à l'étranger « de dépasser le traumatisme que leur donne le sentiment de leur inutilité ». Le jury et ses animateurs souhaitent d'ailleurs voir le Prix Russe « devenir pour les écrivains de langue russe ce qu'est le Booker pour les auteurs anglophones.»

De nationalité kirghize, Talip Ibrahimov, est l'un des écrivains révélés par ce prix dont il a été lauréat en 2006.

Né en 1940 à Frounzé (aujourd'hui Bichkek), Talip Ibrahimov a fait des études de lettres à l'Université d'État de Kirghizie avant d'aller suivre, à Moscou, des cours de metteur en scène et de scénariste. De retour dans sa république, il a enseigné jusqu'en 2007 à l'École de cinéma qui avait été ouverte à Bichkek et écrit des scénarios pour le studio Kirghizfilm. Ce n'est qu'à l'heure de la retraite, à 67 ans, qu'il s'est tourné vers la prose. Aujourd'hui, il est l'auteur de plusieurs nouvelles dont *L'ange* que nous présentons ici.

Dans un quartier difficile, une jeune fille de 17 ans au bord de la délinquance attire un jeune « Nouveau Kirghize » afin de le faire dépouiller par ses complices, mais tombe elle-même dans un piège plus perfide que celui-ci lui tend. À l'occasion de cet épisode qui met en mouvement de nombreux personnages occupant des situations diverses, c'est toute la société actuelle d'une grande ville post-soviétique non russe qui est évoquée. Sans complaisance, mais avec une réelle tendresse, voire avec compassion. La nouvelle est cependant autre chose qu'une simple tranche de vie. Elle séduit par son dynamisme, le rythme des actions qui se succèdent campant chaque fois une scène très visuelle dans laquelle se devine la patte du scénariste, mais également par la richesse et la diversité de sa langue. Le moindre personnage a son mode d'expression en rapport avec sa position sociale, tandis que l'auteur se plaît à faire usage des

outils syntaxiques et sémantiques les plus spécifiques du russe, créant ainsi une écriture haute en couleur qui tranche sur la moyenne de la production littéraire russe actuelle.

Une œuvre délicate, attachante, pleine d'humour et de chaleur humaine. À découvrir par le lecteur français qui, jusque là, n'a eu que trop tendance à tourner essentiellement son regard vers la littérature post-soviétique proprement russe.

Irène Sokologorsky



À l'affût des rares noctambules, une voiture de police se glisse rapidement sur ma gauche. Je presse le pas malgré moi – réaction instinctive que déclenche en moi notre police chérie. Coupable ou non, j'ai le cœur qui flanche, les idées qui déraillent, et mes fichues jambes qui tricotent ! De loin, j'aperçois Nourdine : un peu à l'écart du stand, il bavarde avec un clodo barbu perché sur le talus. Comme toujours, le type fait semblant de ne pas être du coin – juste là pour surveiller la marchandise. À mon arrivée, il se lève et file regagner sa tanière.

Je demande à Nourdine :

- Où est maman ?
- Elle n'est pas bien.
- Elle est encore soûle!
- Elle est malade ! répète-t-il en me lançant un regard maussade. Je me calme, et, d'ailleurs, pourquoi est-ce que je lui ai volé dans les plumes ?
- Tu as bien dealé ?
- Une cuillerée à café toutes les heures.
- C'est mieux que rien. Bon, ça va, file à la maison ! Je vais rester un peu.
- Partons ensemble. Pourquoi glander pour rien ? fait-il en désignant de la tête la rue déserte.
- Je prendrai l'air, et j'arriverai peut-être à vendre une boîte d'allumettes – ce sera toujours ça de gagné ! Vas-y !

Nourdine traverse la rue et disparaît dans la ruelle sans se retourner.

Je me sens soulagée : sûr que mon frérot est pour moi l'être le plus cher au monde, mais sa présence m'oblige à me tenir sur mes gardes, et ça me fatigue.



Silence. Pas une voiture, pas un passant, pas même un chien errant, rien que la chiche lumière de lampadaires faiblards et le léger frémissement du feuillage au-dessus de ma tête. Je sors de mon sac une boîte à café, et, faisant quelques pas, je la planque dans le creux obscur d'un vieux chêne. En cas de malheur, elle n'est pas à moi, et, en attendant, j'ai l'œil dessus.

Un nouveau tour de cadran commence – c'est l'heure de ceux qui n'ont pas eu leur dose. Sortant des restaurants, des frimeurs penseront que c'est tout bénéf de passer par notre rue : y a qu'à appuyer sur le champignon et se laisser aller – ni feux rouges ni flics en vue. Et voici les premiers clients. Dans un crissement de pneus, la bagnole s'arrête – une marque étrangère.

– Jeune fille ! dit une voix venant de la portière arrière. De l'eau minérale !

– Combien ?

– Deux bouteilles.

Je cours vers eux avec mes deux bouteilles. La lumière s'est allumée dans la voiture, et toutes les portières se sont ouvertes. Compris : ils se présentent. Ce sont donc des clients sérieux. Deux filles et trois types plus de la prime jeunesse. Ils me zyeutent, me scrutent. Je suis obligée de jouer les nunuches : rougir, baisser les yeux, tripoter un bouton.

– Tu gardes la monnaie ! dit l'un des types, un moustachu plutôt corpulent en me tendant une pièce de cinquante kopecks.

– Merci ! dis-je en esquissant une révérence et en me reculant gracieusement. Les filles éclatent de rire.

– Une danseuse étoile ! dit l'une.

– Allons-y ! dit l'autre. Est-ce qu'une pucelle pareille peut tremper dans des trucs pas nets ?

– Je lui en ai déjà acheté, dit le type assis à côté du chauffeur sans se retourner.

– T'as de la dope ? me demande le moustachu.

– Comprends pas, fais-je en continuant de jouer.

– N'aie pas peur, on est pas des flics.

– J'ai pas peur.

– T'as raison ! dit le type assis à côté du chauffeur en se retournant enfin. Je le reconnais. Un pauvre mec. Qui traîne la poisse depuis longtemps, et pourtant il est dans les affaires et ne passe pas pour un tendre.

– Combien ? que je demande.

– Dix grammes.

– Cent roubles.

– Tu charries, dit le moustachu.

– C'est le vendeur qui fait le prix.

– D'accord ! dit le moustachu en me tendant les billets après les avoir comptés à toute vitesse – ses doigts sont incroyablement agiles, c'est sûre-

ment un dealer ou un tricheur. Je prends les coupures, et, me collant derrière l'arbre comme pour les recompter, je sors la boîte à café du trou.

– On va vérifier ! dit le mec dur en affaires en récupérant le récipient.

Les filles se mettent à boire au goulot, au cas où il y aurait du passage.

– Écoute, viens avec nous, propose le moustachu tout à trac en me regardant fixement.

– Où ça ? dis-je avec effroi pour les convenances.

– Avec nous, tu t'en repentiras pas, répond-il en souriant. Tu vois, ils ont de la compagnie, et moi, j'ai personne...

– Pour qui me prenez-vous ? Je leur sors avec emphase la réplique classique en me reculant ; ensuite, après réflexion, je retourne à mon stand. Qu'il pense qu'il y a encore sur terre des filles d'une vertu exemplaire ! Mais le moustachu chuchote quelque chose au chauffeur d'un ton excité.

– Tu vas choper une saloperie, dit ce dernier.

– Arrête, elle est fraîche comme une rose ! Ça se voit, répond le moustachu.

– C'est tes oignons ! Mais attention, tu vas te faire faire les poches !

Le moustachu leur glisse une plaisanterie, et tous les quatre éclatent de rire.



La voiture s'éloigne. Le moustachu reste. Se jugeant irrésistible, il me regarde d'un œil de conquérant pendant que je rassemble la marchandise dans mes sacs. Je ramasse le tout et me mets en marche. Il me suit en défiant les alentours d'un air belliqueux.

– Donne, dit-il en attrapant mon chargement. Je supporte pas de voir les belles poupées s'esquinter.

– Vous avez un grand cœur.

– Et j'ai aussi autre chose de grand ! fait-il en riant.

Je m'arrête brusquement :

– Même si je ne suis pas une sainte, je ne supporte pas les mufles. Donne-moi mes sacs.

– N'aie pas peur, je m'enfuirai pas !

– On pourrait t'étriper ici, ce serait un jeu d'enfants. Ici, c'est pas la ville... C'est Londres.

– Je me fiche de votre Londres !

– J'ai peur pour toi, dis-je tout bas.

– Pendant que je suis avec toi, tu n'as rien à redouter ! répond-il en m'enlaçant.

– Je suis contagieuse, ils t’ont prévenu ! fais-je en m’écartant.
– Ce sont des imbéciles ! Tu es une fille épatante, répond-il en me serrant contre ses pectoraux.

– De toute façon tu me laisseras tomber, dis-je d’un ton virginal en le regardant d’un air implorant. Le crétin, il mord à l’hameçon ! Le voilà qui me fixe comme le roi des idiots, puis pense à prendre une pose de vainqueur.

– Ton sort est entre tes mains, dit-il d’un ton lourd de sens.

Je réponds dans un murmure :

– Je sais.

– Allons-y !

– J’ai la frousse.

Je ne peux pas terminer : il me ferme la bouche d’un baiser avide. Je gigote un peu, impuissante, puis, quand il me relâche, je titube – comme si mes jambes ne me portaient plus après un tel cadeau – et, m’appuyant au mur de la cabane, je marmonne avec désespoir.

– Seigneur, qu’est-ce que tu fais de moi ?

– Tu viens ? dit-il en se rengorgeant. Mon Dieu, comme il en faut peu pour rouler un bonhomme ! C’est jouissif, et je me mets à en rajouter : je lève un regard sans défense et totalement envoûté, et, les lèvres tremblantes, je lui dis avec une naïveté déchirante :

– Mais tu ne m’aimes pas...

Je me retiens à grand-peine d’éclater de rire : il a la mâchoire pendante et les yeux troubles et hébétés d’un boxeur après un knock-out, et il répond avec une autre formule toute faite :

– J’ai l’impression que je t’aime déjà. Allons-y.

– Où ça ?

– Chez moi, dans ma datcha. À Koïtach.

– C’est loin, dis-je, et, comme après une hésitation, je me décide avec la fermeté du désespoir :

– Allons chez moi ! Et sans lui laisser le temps de reprendre ses esprits, je plonge dans les profondeurs de Londres en l’entendant haleter dans mon dos.

– Où ça ? demande-t-il en me rattrapant. Sa voix est anxieuse.

– Chez moi ! dis-je en m’arrêtant et en m’efforçant de prendre une mine contrite. Peut-être qu’il faut pas ?

Il ne remarque pas mes jeux de scène et jette des regards angoissés à la ronde.

– Tu ne me respecteras plus, fais-je en lui sortant une autre répartie classique.

– Mais si, mais si, et comment ! dit-il tout ragaillardi en m’enlaçant.

Je me blottis contre sa mâle poitrine en marmonnant comme une demeurée :

– Faut pas, chéri, faut pas...

J'ai le temps de glisser un œil aux fenêtres de la cabane de Hass. Au fond de la pièce, la lampe de chevet est allumée. Tout va bien... les copains sont dans la cour.

– La vie est pleine de surprises ! s'exclame-t-il en m'embrassant. C'est clair : ma docilité lui a donné envie de baiser à la seconde.

– J'ai un mari, dis-je en l'étreignant de mes bras tremblants.

– Alors filons chez moi.

– En ce moment il est à Tioumen. Il est parti vendre des fringues.

– C'est chouette ça !

– Mais si on me voit ! Et si on le dit à mon mari, tu te rends compte ? Entrons vite tant que personne n'a rien remarqué, dis-je en indiquant la cabane de Hass.

– D'accord ! crie-t-il en se ruant en avant comme un cheval, les naseaux palpitants.

– Vaudrait mieux pas, hein ? Comme ça, nous garderions de bons souvenirs l'un de l'autre.

– Mais allons-y ! Je n'en peux plus... sans toi ! rugit-il en m'agrippant les fesses. Nous ferons tout pour que nos souvenirs ne soient pas chaleureux, mais brûlants ! s'écrie-t-il avec un rire nerveux, satisfait de son esprit de répartie.



Je ferme la porte au crochet et allume la lumière. Le type examine la chambre d'un air impénétrable. À ma grande joie tout est bien rangé et convenable, quant à la pauvreté, elle ne fait honte qu'aux idiots. Aux murs, des kilims décolorés auxquels sont épinglées des reproductions en couleurs vives de beautés vêtues ou assez dévêtues.

– Un chouette décor ! dit le gars en riant.

– C'est tout ce qu'on a. Assieds-toi !

– Éteins la lumière. La lampe à abat-jour suffit.

Le type s'assied sur le divan, et moi, je file derrière le rideau.

– Où vas-tu ?

– Faire du thé !

– Ah bon, dit-il avec un soupir de soulagement. Tu as quelque chose de plus consistant ?

Je soulève le couvercle de la casserole. Bravo Hass !

– Tu veux du ragoût ?

– D'accord. Et peut-être que tu trouveras à boire ?

J'ouvre l'armoire pour y découvrir une bouteille de cognac non entamée.

– Ça te fait de la peine de l'ouvrir ? dit le type en coulant un œil dans la cambuse. Si ça t'embête, dis-le franchement. Je t'en achèterai une autre.

Pour parler comme les poètes, je baisse la tête tel un oiseau blessé.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? dit le type effrayé.

Je conserve la même pose en accentuant l'expression du désespoir.

– Excuse-moi, fait-il en m'embrassant et en me caressant les cheveux.

Le moment est idéal pour commencer le numéro d'ombres chinoises, et, si les gars sont dans la cour, à travers le voilage ils nous verront et pigeront. Je me presse contre sa poitrine et m'exclame avec feu :

– Tu peux m'humilier et même me frapper, personne ne me défendra... Ce n'est pas ma faute si je suis née dans ce trou misérable où il n'y a que des poivrots, des camés et des truands !.. C'est pas ma faute si tu es ... si différent... Ou bien tu penses que je fais ça avec tout le monde ?

Je fonds en larmes. J'ai une boule dans la gorge, mon cœur bat comme s'il voulait jaillir de ma poitrine. Je suis tout de même une dégueulasse, je commence par jouer, mais après je fonce comme une bombe sur son objectif.

– Pardonne-moi, dit-il en m'enlaçant. Tu es une drôle de fille.

Ne sachant comment me calmer, il me pétrit les seins et les fesses.

– Tu es beau et fier ! Il n'y en a pas des comme toi dans notre coin. Je sens sa poitrine se bomber et son dos se durcir.

– Tu es adorable ! s'écrie-t-il, et il m'embrasse de tout son cœur.

– Laisse-moi, dis-je en jouant la confusion. Je vais faire chauffer de l'eau.

Il prend la bouteille, les verres et retourne dans la chambre. Je mets la bouilloire sur le gaz, et je tends l'oreille. Un silence louche, inquiétant. J'approche le tabouret de la fenêtre et, montant dessus, ouvre le vasistas. Des cigarettes scintillent dans l'obscurité, et des conversations étouffées me parviennent. Tout est nickel. C'est bon, je peux poursuivre mon numéro !

– Qu'est-ce que tu fabriques ? demande le type.

– J'ai fermé le vasistas.

– Tu as bientôt fini ?

– J'arrive !



– Alors, c’est l’heure du dodo, non ? dit-il en s’allongeant sur le divan.
– Je vais ranger ! fais-je en m’élançant pour prendre les assiettes vides.
– J’en peux plus, s’écrie-t-il en m’empoignant et en commençant à me pe-
loter.

– Tu me fais mal ! Laisse-moi ranger ! dis-je en essayant de me dégager.

Soudain on frappe à la porte avec force, avec violence. Nous nous écartons l’un de l’autre d’un bond. Le type garde à peine l’équilibre, empêtré dans son jeans qu’il a déboutonné.

– Ouvre, chienne ! s’exclament plusieurs voix à la porte.

– Qui est là ? fais-je en regardant le type d’un air angoissé.

– C’est moi ! C’est moi ! hurle Hass. Tu m’attendais pas, salope !

– Sauve-toi ! C’est mon mari, dis-je, et, saisissant le type par la main, je l’entraîne derrière le rideau. Je pousse le tabouret contre le mur, et lui indique la fenêtre. – « Dépêche-toi ! »

Il grimpe sur le tabouret, ouvre la fenêtre et recule.

– Là-bas...ah...ah, mugit-il en sautant du tabouret. Nous nous ruons dans la chambre. Entre-temps, Hass a réussi à faire sauter le crochet et trois gail-
lards, tous armés de couteaux, font irruption dans la pièce, Hass en tête, l’air égaré.

– Tenez-le ! Moi, je m’occupe d’elle ! crie-t-il à ses copains.

– Putain ! Je t’ai enfin pincée ! Tu pensais que j’étais parti, salope!

Je tombe à genoux en me lamentant.

– Ne le touchez pas ! Ne le touchez pas ! Nous discussions affaires...

– La pute ! Ça lui suffit pas de baiser avec le premier venu, faut encore qu’elle me raconte des bobards ! Un joli coco, ton businessman !

Il me frappe, j’atterris dans un coin et me mets à hurler :

– J’ai rien fait ! J’ai rien fait !

Hass me flanque un coup de poing, pas pour de vrai, évidemment, – il s’y connaît en prises de ce genre.

– On ne bouge plus ! dit une voix d’acier. Vous jetez les couteaux, et vous vous écartez de la porte.

Mon cavalier, son pistolet braqué sur mes copains, se dirige de biais vers la sortie.

– Ne le touchez pas ! C’est moi qui l’ai attiré ! que je crie en me précipitant comme pour protéger mon héros. Son attention se reporte sur moi un instant, ce qui suffit pour que Hass lui fasse tomber son arme des mains.

– Elle a avoué, la salope ! hurle avec joie Hass qui m’entraîne derrière le rideau en me bourrant de coups bruyants. Du coin de l’œil, je vois les autres se ruer ensemble sur mon cavalier. Hass se précipite de nouveau dans la chambre. D’un bond, je suis sur le tabouret et j’ouvre le vasistas. Sous la fe-
nêtre, Klyk tient à la main une hache d’aspect terrifiant.

– C’est fini ? demande-t-il en m’aidant à sauter par terre. J’ai les mains engourdis à force de brandir ce machin-là.



– Comment ça va ? demande maman en se redressant dans son lit.

– Tout baigne, dis-je en inspectant la chambre où, sur un large châlit fabrication maison, sont allongées ensemble ma mère et mes deux sœurette. À gauche un cagibi – les appartements de Nourdine, à droite, un réduit un peu plus grand – ma suite royale.

– Nourdine dort ?

– Il est pas avec toi ?

– Le petit salaud ! Je l’avais renvoyé à la maison.

– Et toi, où que tu traînais ?

– Un mec m’a collé au train ! Je l’ai largué avec peine.

– Attention, fifille, Mars peut l’apprendre... quelqu’un te dénoncera.

– C’est mon mari peut-être ?

– On raconte qu’ils ont raccourci sa peine et qu’il sera bientôt dehors.

Faudrait pas que tu t’en mordes les doigts.

– Vous m’ennuyez tous ! Qu’est-ce que tu fiches dans ce lit ?

– Demain j’irai travailler. J’ai pas le droit d’être malade.

– Tu es tout le temps malade ! Tantôt c’est le foie, tantôt le cœur, tantôt la vessie ! S’il y avait encore un organe, sûr qu’il marcherait pas non plus !

Maman me fixe d’un air d’héroïne tragique. Je me raidis dans l’attente d’une explosion, mais elle détourne les yeux, soupire et dit tout bas :

– J’aurais aimé te voir si tu avais enduré ce que j’ai enduré, moi, avec mon alcool de mari et quatre petits enfants sur les bras. Toute ma vie dans cette mesure... O Seigneur, envoie-moi la mort, pourvu que tous les chemins s’ouvrent devant ma fille bien-aimée !

– Suffit, maman, ne t’emballe pas ! Pardonne-moi, je suis idiote. À la pensée de mon poivrot de père et de ses lubies d’ivrogne je me calme à la seconde.

Des vagues de remords me recouvrent des pieds à la tête, mais je refais surface et je récupère : la vie continue, j’ai seulement pitié de maman à en pleurer. La pauvre, qu’est-ce qu’elle a vu de la vie ? Et moi, qu’est-ce que je verrai ? Non, je suerai sang et eau s’il le faut, mais je me taillerai d’ici, de ce foutu Londres.

La porte s’ouvre sans bruit et Nourdine apparaît.

– Où que tu traînes ? dis-je en lui tombant sur le poil.

– C’est pas tes oignons !
– Sur quel ton tu me parles !
– Je te parle sur un ton tout à fait normal, dit-il avec arrogance en me fixant d’un œil de procureur. Au fait ! Hass m’a donné ta part. Bravo, qu’il a dit, tu as harponné un mec plein aux as...

Nourdine me refile les billets et, me toisant avec un mépris foudroyant, se retire dans son cagibi. Je le rejoins. Il est assis sur une chaise et ne donne pas l’impression de vouloir se coucher.

– Au lit ! dis-je. Il est déjà trois heures du matin.

Il se tait, impénétrable comme un juge.

– Ben, un type m’a collé au train, il a fallu lui donner une leçon, dis-je en essayant de me justifier et en détestant mes intonations pitoyables.

– Il y a un gars qui est passé aujourd’hui. Il a dit qu’il sortait tout juste du camp, et il t’a apporté un cadeau de la part de Mars, grommelle Nourdine en me tendant une petite boîte.

Je l’ouvre, et des perles de verre s’égrènent dans ma main.

– Tu m’avais promis, dit soudain Nourdine.

– Qu’est-ce que je t’avais promis ? dis-je sans détacher mon regard des perles chatoyantes.

– Que tu ne ferais plus ton numéro.

– Je te le répète : le mec s’est incrusté, voulait pas me fiche la paix.

– Avant, c’est Mars qui te forçait. Et maintenant, pourquoi tu continues ?

– Écoute voir, âne bête ! dis-je en explosant. Si je me démène nuit et jour comme une toupie, c’est pour moi, tu crois ! C’est vous tous que je veux tirer de ce maudit Londres ! Et j’y arriverai ! Pour ça, je suis prête à baiser avec n’importe qui et n’importe où, pourvu qu’on me paie ! Tu as pigé, sale merdeux ?

– Sœurette, fais pas ça ! Nourdine tombe brusquement à genoux, entoure mes jambes de ses bras et se met à pleurer à fendre le cœur, comme s’il venait d’enterrer sa mère. La rage me quitte d’un seul coup. Je me sens vidée.

Nourdine pleure en tremblant de tous ses membres, en se pressant contre mes genoux comme un gosse un peu demeuré. Le pire, c’est qu’il ne fait pas semblant. C’est comme ça qu’il est. Une pitié infinie m’envahit.

– Arrête ! Tu es un garçon intelligent ! lui dis-je en lui caressant les cheveux pour le calmer comme on le fait à un enfant.

– Sœurette, faut pas baiser avec n’importe qui ! murmure-t-il tout en continuant à pleurer. Je veux toujours être fier de toi !

– Fier de moi ? Je ris malgré moi.

– Oui ! dit-il en me fixant d’un œil sévère. Fier de toi ! Tu es si belle, si fascinante ! Quand tu marches dans la rue, tout le monde t’admire, et moi, j’en crève d’orgueil et je me retiens à peine de crier : c’est ma sœur qui passe !

– Arrête ! Je suis pas fascinante. Le rire se bloque dans ma gorge, il m’a eue, le petit salaud, et je craque.

– Parole d’honneur ! Même Seït Assanovitch s’intéresse à toi !

– Qui est ce phénix ?

– Tu te rappelles pas ? Notre professeur principal. Le voilà sur la photo.

– Un phénix, dis-je après un coup d’œil sur la photo de classe pour avoir la paix.

– Comment tu as pu l’oublier ? dit Nourdine en revenant à la charge.

– Je ne l’ai pas oublié.

Une angoisse affreuse s’abat sur moi comme une lame de fond, et je me mords la main pour ne pas pleurer. Seigneur, faut que je me tire d’ici, que je me tire d’ici ! J’ai dix-huit ans, est-ce que je serai encore ici à vingt-cinq ans, à trente ? Et à quarante je sombrerai dans l’alcool, et j’en crèverai comme mon paternel ? Seigneur ! Je m’assieds sur le lit de Nourdine en refoulant un violent désir de hurler, de me tordre dans des convulsions.

– Sœurette, pardonne-moi ! dit-il en m’effleurant l’épaule.

Mon pauvre couillon, mon petit crétin, mon sauveur.

– Si nous récitons la prière de papa ? dit Nourdine.

– D’accord ! Nous nous mettons à genoux, et nous nous tournons vers le mur :

– Ô grand Allah, et si tu n’existes pas, ô Destin, et si, toi aussi, tu t’es détourné de moi, alors toi, Madame la Chance, et si tu me méprises aussi, alors je m’adresse à toi qui que tu sois, impossible que de par le monde il ne reste pas un seul cave honnête ! Ne te détourne pas de moi, tends-moi la main, envoie-moi un ange ! S’il n’y a pas d’ange, invente-s-en un ! Et que cet ange arrive à tire-d’aile, dissipe mon trouble et insuffle la patience et l’espoir dans mon cœur torturé...

Et ainsi de suite, un méli-mélo incohérent inventé par mon pauvre alcool de père qui ne croyait ni à Dieu ni à diable, mais était un homme sensible et pleurait à chaudes larmes et s’arrachait parfois les cheveux quand il récitait cette prière. Je répète les paroles comme un automate, tandis que ma rencontre avec l’instituteur ressurgit peu à peu dans ma mémoire.



J'étais arrivée à l'école pendant la pause déjeuner et bien sûr que je me dépêchais. Dans la salle des professeurs il y avait plusieurs femmes et deux hommes. Dès mon apparition, tous ont braqué les yeux sur moi.

– Je suis la sœur de Nourdine Mamytov de la troisième B, ai-je dit en m'adressant à un homme âgé aux yeux tristes et aux rares cheveux soigneusement peignés. J'ai été convoquée par le professeur principal.

– Je vous en prie ! a répondu l'homme en se tournant galamment vers un jeune type qui rangeait ses livres dans son cartable en se préparant à partir. Voici Seït Assanovitch en personne !

Le jeune type m'a regardée et s'est levé.

– Vous êtes donc la sœur de Nourdine, a-t-il dit bizarrement d'un ton confus.

– Oui.

Seït Assanovitch se taisait en me dévisageant. Les femmes souriaient et il a pris un air affairé.

– Vous n'êtes pas pressée ?

– Si.

– Alors, allons-y ! a-t-il dit en attrapant sa serviette. Nous discuterons en chemin. Je vais vous accompagner jusqu'à l'arrêt du trolley.

Nous marchions dans l'allée sous les ombrages des arbres et il se taisait. Je lui ai jeté un regard impatient.

– Excusez-moi, a-t-il commencé en hésitant. Comment est l'atmosphère dans votre famille ?

– Je ne comprends pas, ai-je dit d'un ton méfiant.

– Voyez-vous, a-t-il continué en cherchant ses mots. J'enseigne depuis peu dans cette école, et j'ai tout de suite remarqué votre frère. Un adolescent exceptionnellement doué... Mais il a des problèmes. Il est très renfermé, il évite ses camarades, et, dernièrement, il me semble que tout lui est devenu indifférent...

C'était l'époque où j'envoyais Nourdine au bazar vendre des petits trucs, et je l'avais tabassé deux ou trois fois pour le punir de sa bêtise et essayer de lui apprendre à gagner son pain à la sueur de son front.

– Chacun vit comme il l'entend ou comme il peut.

– Je comprends, mais s'il n'a pas d'intérêt dans la vie...

– Et vous, vous avez un intérêt dans la vie ?

– Oui, a-t-il dit après avoir marqué une pause.

– Vous êtes un homme heureux ! ai-je répondu en ricanant.

– Excusez-moi, mais nous parlions de Nourdine...

– Il ne travaille pas bien ?

– C'est un excellent élève.

– Il est dissipé ?

– Pas du tout. C'est un garçon sage.

- Alors pourquoi m’avez-vous convoquée ?
- Je vous l’ai dit : il est dans une mauvaise passe.
- Ô Seigneur, faut pas couper les cheveux en quatre !
- J’espérais que vous me comprendriez, a-t-il soupiré. Je vous le répète : votre frère est exceptionnellement doué. Il faudrait s’y prendre autrement avec lui, c’est pourquoi j’aurais voulu l’aider avec vous. Je comprends que ce n’est pas facile, toute la famille dépend déjà de vous.
- Ne vous mêlez pas de ce qui vous regarde pas ! ai-je dit grossièrement. Je déteste qu’on fourre son nez dans ma vie.
- Pardonnez-moi, je ne voulais pas vous offenser, a-t-il marmonné.
- Pardonnez-moi, vous-aussi, je suis en retard. Au revoir !
- Au revoir, a-t-il répété machinalement en baissant les yeux comme un coupable.

J’ai couru jusqu’à l’arrêt pour attraper le trolley. C’était pas le mien, alors je me suis retournée, et je l’ai vu qui me regardait. Il était maussade et triste, et j’ai regretté de l’avoir vexé pour rien. Mon trolley est arrivé, alors je lui ai souri en agitant spontanément la main comme si je quittais un proche.



Vers le matin il a dû pleuvoir, et maintenant les ruelles de mon inégalable Londres ne sont praticables ni à pied ni en voiture. On pourrait seulement les survoler s’il vous poussait des ailes. Dans des conditions pareilles, je me réincarne d’habitude en kangourou et je peux rendre des points aux champions de saut en longueur et en hauteur. Il n’y a que deux rues dans notre Londres : la première va vers les montagnes en zigzaguant sur un kilomètre, l’autre coupe la première à un bout, formant un T, et, le long de ces deux artères, sont blotées des cabanes de toutes les couleurs qui se pressent les unes contre les autres comme pour se réchauffer.

Pour ne pas heurter la sensibilité des visiteurs de notre ville, notre Londres est caché du côté des routes par de grands immeubles, et les espaces entre eux sont dissimulés par d’énormes panneaux portant des publicités et des citations en grosses lettres qu’on renouvelle périodiquement. Avant, par exemple, il y avait eu des citations de Brejnev, puis de Gorbatchev et des slogans sur la « nouvelle pensée », maintenant ce sont de beaux cow-boys et de superbes nanas qui font de la pub, les uns pour du tabac et du whisky, les autres pour des collants et des préservatifs. Tout coule, tout change, sauf notre trou qu’un petit malin a baptisé Londres en l’honneur de la capitale d’un beau pays. Faut

croire que les dirigeants conservent notre Londres en l'état pour en faire plus tard un symbole éloquent de la misère à laquelle les communistes avaient réduit notre pays.

J'avance en sautant comme un kangourou, en me tortillant comme un serpent, et les doux tableaux de la vie matinale de notre Londres se présentent peu à peu à mes yeux. Ici, trois gamins feignent de jouer aux dames. Deux types bouffis s'approchent d'eux, leur demandent quelque chose, et l'un des gamins, prenant l'argent qu'on lui tend, disparaît dans une impasse et ressurgit une seconde plus tard avec une flasque. Les types revivent et s'enfoncent dans une autre ruelle. De nos jours la vodka est chère, mais le pauvre monde sait que nous tenons à notre réputation : la *samagone* de chez nous, notre gnôle artisanale est bon marché, elle vous assomme, mais ne vous tue pas. Voici maintenant des femmes portant d'énormes bidons remplis de boulettes de viande et de salades qui foncent, les pauvres, vers les carrefours animés de la ville, accompagnées d'une flopée d'enfants crasseux qui, en cas de malheur, rendront fou par leurs hurlements stridents tout flic trop zélé.

Un moteur pétarade, et une vieille Moskvitch stoppe à côté de moi :

– Monte ! ordonne Hass avec un large sourire.



– Arrête-toi ! dis-je quand la voiture arrive sur la route asphaltée.

– Pourquoi ? s'étonne Hass. Olessia t'attend, à ce que je crois.

– Arrête-toi.

Je descends, et je fais signe à Hass. Il sort de la voiture, l'air perplexe, et s'approche de moi.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? Nourdine t'a refile le fric ?

Je lui flanque un coup dans le ventre. Il se plie en deux.

– Tête de mule ! Combien de fois je t'ai répété de ne pas mêler Nourdine à nos combines !

– Mais je lui ai seulement remis les bucks !

Je lui colle encore un coup de poing, puis un coup de pied.

– Ah ! salope ! Tu as de la chance d'être la pute de Mars.

– Qu'est-ce t'as dit ? fais-je en m'approchant tout près de lui.

– Tu as mal entendu.

– Merdeux !

– Oui, d'accord, je suis une merde, et ton frère un petit saint.

– Mais il se met à tellement pleurnicher que j'en pique des crises !

– Sûr qu’il est pas normal. Un garçon irréprochable, à croire qu’il est né dans une bonne famille et pas à Londres. Écoute, et nous, qui on est ? me dit Hass en me fixant sans avoir l’air de plaisanter.

– Sais pas. Je sais seulement que tout le monde se fiche de nous.

– Bah, nous aussi on se fiche de tout le monde ! Alors, relaxe-toi, nous aussi, on a la belle vie ! dit Hass en souriant.

– Excuse-moi, Hass, je me suis emportée !

– Monte ! dit-il rayonnant. Sinon nous risquons de louper toutes les occases !



Le bazar. Ma malédiction et mon salut. Ma vie ! Le soleil, rougeoyant et grossissant, touche déjà les cimes des arbres éloignés, mais l’agitation ne s’est pas apaisée et le bazar continue à bouillonner d’énergie. C’est l’heure pour nous, les pièces rapportées, de mettre les voiles. Je transporte une caisse de denrées précieuses jusqu’à la voiture de Hass quand quelqu’un me l’enlève.

Je reconnais Seït, le professeur de Nourdine.

– Ô quelle grandeur d’âme ! fait Olessia en minaudant.

– Bonjour ! Il hoche la tête sans piper mot.

– Mettez-les là ! dis-je en ouvrant le coffre à bagages de la Moskvitch.

– On raconte que la grandeur d’âme n’a pas de limites, dit Olessia. Peut-être que vous nous aiderez à transporter aussi ces caisses-là.

– Avec plaisir ! répond Seït en allant chercher nos marchandises.

Il a tôt fait de charger dans la voiture nos caisses de vodka, cigarettes, chocolat, etc. Je l’aide, mais Olessia ne bouge pas le petit doigt, l’air hautain. La salope, elle est entrée dans la peau du personnage.

Hass arrive en courant.

– Fainéant ! s’écrie Olessia. Où est-ce que tu traînais ? La prochaine fois, je te chasserai ! ajoute-t-elle en se tournant vers Seït. Il y a des Japonais qui arrivent, et nous avons décidé d’organiser une réception.

– C’est le professeur de Nourdine, dis-je. Arrêtez de déblatérer ! Nous achetons en gros et revendons au détail – c’est de ça que nous vivons.

– J’ai compris, dit Seït en souriant.

– À en juger par votre ton, vous souhaitez rester en tête-à-tête avec votre belle, dit Olessia en montant en voiture. Je veux pas vous gêner. On s’en va !



L'orchestre joue, le chanteur s'époumone, et je prends mon pied, oubliant soucis et chagrins. Seït se tortille n'importe comment en face de moi, éperdu d'admiration. Je ris, et il rit – le paradis sur terre !... Un gars souple, drôlement bien fichu, qui évolue gracieusement comme une étoile de ballet, écarte Seït et commence à se trémousser autour de moi. Nous formons sûrement un couple super car les autres se sont arrêtés de danser et, disposés en cercle, frappent dans leurs mains.

– Laisse tomber ton débile, et viens avec nous ! crie le gars.

– Dix comme toi ne vaudraient pas mon débile !

Le gars éclate de rire, en découvrant des dents bien blanches. Et voilà que soudain j'aperçois au fond de la salle mon cavalier de la veille, celui qui s'est attiré des ennuis à cause de sa passion pour moi. Il est assis à une table d'angle avec des mecs à l'air sombre comme des videurs. J'arrête de danser, je m'approche de Seït, et je le prends par le bras.

– Partons ! lui dis-je en le reconduisant à notre table.

– Tu es bien ici, répond-il, troublé parce que je le touche, mais sans chercher à se dérober.

– Je suis fatiguée. J'ai envie d'une bonne nuit de sommeil.

– Danse encore ! Tu dances drôlement bien.

– J'en ai assez. J'ai peur de pas pouvoir me lever demain matin, dis-je en suivant du coin de l'œil mon soupirant de la veille. Il est de profil par rapport à moi, mais il pourrait à tout moment se retourner et me voir. Il faut filer.

J'ajoute :

– Je te remercie de cette magnifique soirée, mais je suis fatiguée.

– Je comprends... Allez, un dernier verre ! et il remplit nos deux coupes.

– Au fait, j'oublie toujours de te demander pourquoi tu es enseignant.

– Ce serait trop long à expliquer, dit-il à contrecœur.

– Bien sûr, je suis bornée, dis-je. Je la ferme et baisse brusquement les yeux parce que mon soupirant de la veille regarde de notre côté.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire ! s'écrie-t-il pour réparer sa faute. Faut bien qu'il y ait des gens qui travaillent dans les écoles.

– Pourquoi justement toi ?

– Et pourquoi pas moi ?

– Des clous, dis-je sans perdre de vue une seule seconde mon soupirant.

– Quels clous ?

– Les professeurs touchent des clous !

– Il faut bien que quelqu'un travaille même pour des clous.

– Tu es un homme à principes !

– Qu'est-ce que tu veux dire avec tes principes ?

– Moi, je pensais que tous les hommes à principes avaient été liquidés, qu'il ne restait plus que des truands et des pédés, dis-je machinalement en ob-

servant la table avec attention. Soudain, mon soupirant braque son regard en plein sur moi. Je sursaute et me lève.

– Qu’est-ce qui t’arrive ? demande Seït en se retournant dans la direction que je scrutais.

– Je me sens mal. Demande l’addition !



Quittant Seït à l’entrée de mon terreau natal, je marche rapidement sur la route bordée d’arbres et de panneaux aux couleurs vives.

De derrière les arbres quelqu’un m’empoigne en me tordant les bras. Je me débats, un autre type me ferme la bouche avec sa main, et, en une seconde, à eux deux, ils me poussent dans une voiture.

– Laisse-la ! lance un bonhomme barbu surgi de nulle part, mais mes ravis-seurs le balancent dans les buissons. La voiture démarre en trombe comme dans les thrillers américains.

– Ralentis ! dit au chauffeur le passager assis à côté de lui. Un agent pour-rait nous coller au train, manquerait plus que ça.

Je reconnais avec horreur mon cavalier de la veille. Il se tourne vers moi et me regarde droit dans les yeux en souriant.

– Je pensais que ton mari t’avait saignée hier, et tu es vivante. Ne la bâil-lonnez pas ! Elle ne criera pas.

– Je ne sais pas qui vous êtes, vous vous trompez, dis-je.

– Peut-être, alors faisons connaissance. Je m’appelle Kanat.

– Bermet.

– Eh bien, voilà, Bermet excuse-moi pour ma conduite bestiale d’hier!

Je garde le silence en me demandant quel jeu jouer.

– Bravo ! dit-il. Tu m’as puni comme je le méritais.

– Laisse-moi partir puisque, comme tu le reconnais, je n’avais pas de des-sein criminel !

Kanat éclate de rire, puis se retourne de nouveau vers moi.

– Tu ne manques pas de culot !

– Je veux vivre, c’est tout.

– Je vais te libérer. Tout de suite si tu le veux. Mais il est encore tôt, filons à l’Aristocrate. Je veux me justifier devant toi et te faire la cour comme un homme, pas comme la brute d’hier. Je te présente encore une fois mes plus plates excuses.

– Tu crois qu'on me laissera entrer à l'Aristocrate en jeans ? dis-je en me calmant. Nos filles traînent dans tous les night-clubs, en cas de problème, filer sera facile comme bonjour.

– On va passer au magasin pour t'acheter une robe du soir et des escarpins.

– Tu es d'une générosité louche, dis-je.

– C'est ma nature, répond-il en soupirant. Pour les femmes qui me plaisent, je suis prêt à tout. Je sais que c'est idiot, mais je n'y peux rien.



Nous tourbillonnons dans une valse langoureuse sur le parquet éblouissant du prestigieux Aristocrate où se détendent d'ordinaire les gros bonnets et où s'efforcent d'entrer les membres de la pègre en tout genre pour espionner les élus. Avec la robe que m'a achetée Kanat je me sens exceptionnellement belle, et j'examine avec une certaine condescendance les femmes moins bien habillées que moi. Kanat est un très bon danseur, tendre et attentionné, et je me sens rassurée.

– Tu es déjà venue ici ? demande-t-il.

– Tu veux rire ! Jamais de la vie !

– On dirait pas, à te voir.

– À l'école, je fréquentais un tas de clubs. J'espérais avoir la belle vie.

– Les espoirs se réalisent, comme tu vois, dit-il d'un air lourd de sens.

– Allons nous asseoir ! Je suis fatiguée.

Louvoyant entre les tables, nous regagnons la nôtre. Il remplit nos verres.

– À ta santé ! fait-il. Pourquoi ne bois-tu pas ?

– Je déteste l'alcool. Mon père était alcool.

– Il est mort ?

– Il y a longtemps.

– Tu aimes danser ?

– Je m'éclate !

– Tu veux que nous venions ici chaque soir ?

– Tu te fiches de moi ?

– Je suis sérieux...

– Je t'ai ensorcelé ? Parce que je t'ai détroussé ?

– C'est sans importance... J'aime de temps en temps faire un tour dans des coins comme le vôtre.

– Un de ces jours on te zigouillera.

– Tôt ou tard nous y passerons tous.

– Mieux vaut le plus tard possible.

– Moi, ça m'est égal.

Je le scrute du regard. Il est sérieux comme un pape.

– Tu n'as qu'à te tirer une balle dans la tête, si ça t'est égal ! Et rédige ton testament en ma faveur. Tu veux mon état civil ?

Il se met à rire, puis reprend son sérieux, sort un stylo et un bloc-notes.

– Je t'écoute !

– Mais je plaisantais !

Il éclate de rire. Quel homme étrange. Le rire lui déforme la bouche, mais ses yeux restent tristes. J'ai la gorge sèche, et je bois une gorgée.

– Je vais rédiger mon testament en ta faveur, et, demain, je me tirerai une balle dans la tête, dit-il avant de me prendre la main.

– Vas-y ! Je viendrai sur ta tombe avec des fleurs, et je pleurerai.

– Tu veux que je le fasse ? Il me tire par le bras, m'obligeant à le regarder dans les yeux.

– Tu me les casses ! Va te pendre, te noyer ou te fourrer une tonne de dynamite dans le cul ! Mais sans moi ! Je ne veux rien de toi ! Je vais te rendre ta foutue robe !

Et je commence à défaire les agrafes.

– Arrête ! dit-il en m'empoignant. S'il te plaît ! On nous regarde.

– Qu'ils nous regardent. Fais-leur ton numéro ! Peut-être que tu trouveras des amateurs pour ton testament.

– Elle est surprenante ! dit-il.

– Va te faire voir !

– Je n'irai nulle part. Maintenant, je veux vivre, dit-il en souriant.

– Je veux rentrer à la maison ! Je suis fatiguée, je me suis défoncée toute la journée au bazar pour gagner une bouchée de pain. Tu comprends ça ?

– Moi aussi, mon travail n'est pas facile. Je ne te dégoûte pas au moins ? demande-t-il après une pause.

Je me retiens avec peine de me jeter à ton cou, mon bienfaiteur !

– Excuse-moi, je me suis mal exprimé. Je voulais dire... on se reverra ?

– Quand ?

– Demain par exemple.

– Demain, je peux pas.

– Alors, après-demain.

– D'accord. Et maintenant, partons ! Je tombe de sommeil !



Telle est la coutume dans notre superbe quartier : après avoir amassé quelques sous et trimé un peu, les habitants s'en vont d'ici, direct vers une autre vie. L'être humain est ainsi fait qu'il a toujours l'impression qu'en changeant de culotte ou de cravate, il va automatiquement devenir quelqu'un d'autre.

Aujourd'hui, c'est justement la fête. Nous faisons nos adieux à la famille de Hass. Depuis le matin, les étoiles du show-biz mondial s'égosillent à pleins poumons, et tout le monde est content, personne ne va se plaindre à la police pour perturbation de l'ordre public.

La cour de la vieille maison est bondée. D'un côté – les ancêtres, sages et très dignes, assis à des tables basses, de l'autre – les jeunes qui s'agitent et se trémoussent.

Mais voilà que se lève le père de Hass, un petit vieux bien propre, un ex-voyou de première, un habitué de toutes les prisons du Kirghizistan, un alcool et un camé devenu aujourd'hui un homme respectable, un sage, un vrai Socrate. On lui tend un micro, le vieux le prend, souffle dedans, nous toise tous d'un long regard plein de sagesse – quel artiste ! – puis prend la parole :

– Mes très chers ! Merci à tous d'être venus ! J'ai soixante-dix ans, je le jure par Allah, je n'avais jamais pensé que le pouvoir soviétique se couvrirait de pipi ni que je pourrais un jour me tirer de cette mesure puante – il désigne sa cabane du doigt et marque une pause, puis s'incline bien bas devant elle.

– Merci, ma maison chérie !... Tu nous as élevés, moi, mes frères et mes sœurs, et aussi mes enfants... Pardonne-moi de t'avoir insultée, pardonne-moi si je te quitte : toute créature aspire à mieux vivre. Merci, ma chérie, merci pour ma vie et pour celle de mes enfants !

Il s'incline de nouveau et essuie les larmes qui lui viennent aux yeux.

– Ma vie se serait terminée ici, poursuit le vieillard avec ardeur, si la Perestroïka n'était pas arrivée sur un cheval blanc et, à sa suite, cravachant un âne bâté, la Démocratie en personne !

Le vieux marque une pause lourde de sens :

– Qui étais-je avant la Perestroïka ? dit-il en s'animant. Un petit truand ! Dans la trouille constante des flics, je vivais de minables spéculations, de combines à cinq kopecks ! Je gagnais tout juste de quoi nourrir la famille et me payer un verre ou deux. Et maintenant qui suis-je ? Quelqu'un ! Et j'ai assez de blé pour vivre honnêtement ! Je veux que mon fils cadet, Kassim, devienne un homme honnête ! Il peut se le permettre !

– Ne crache pas dans la soupe !

– Mieux vaut entendre ça que d'être sourd ! Qui l'eût cru !

– Mes chers amis ! reprend le vieux, comprenant qu'il a forcé la note. Vous ne m'avez pas compris ! Vous me connaissez, toutes les étapes de ma glorieuse biographie vous sont connues... Comme Lénine, je ne sortais jamais de prison. Trois de mes fils mijotent en ce moment dans les camps, si bien que vous ne pouvez pas m'accuser d'honnêteté de principe ! Je veux seulement

que mon benjamin, le plus bête de mes enfants, n'aille pas s'enfermer et console sa pauvre mère. Et pour être honnête, pas besoin d'être fortiche, hein ?

– Ha, ha, ha !

– Je vous souhaite à tous une bonne santé, le succès et que vous achetiez des maisons à côté de moi pour que nous soyons de nouveau réunis !

– Souhaite qu'on n'augmente pas le salaire des flics, sinon on pourra plus les acheter, crie quelqu'un, et tous d'éclater de rire.

– Kassim, viens ici ! crie le vieux, et Hass s'approche à reculons.

– Ici même, devant nos amis, des êtres sacrés à notre cœur, qui t'ont vu tout mioche, jure que tu seras un honnête homme !

– Est-ce que je suis un voyou ?

Les jeunes se mettent à glousser et à glapir.

– Jure que tu seras encore plus honnête ! Le cœur de ta pauvre mère se fend déjà à la pensée de tes frères ! Si tu te fais pincer, son cœur n'y résistera pas ! Tu la tueras ! Jure !

Hass jette un regard désemparé à l'entour. Sa mère, une vieille décharnée, sanglote, la main sur la poitrine. Les vieux fixent Hass d'un air de reproche, et même les jeunes se taisent, surpris par ce tournant inattendu.

– Je le jure ! dit Hass d'une voix tremblante.

Nature émotive, planté comme un piquet, il n'essuie pas les larmes qui coulent sur son visage.

– Comment que je vais vivre ? s'écrie-t-il soudain. Je ne sais rien faire !

– Tu apprendras, répond le père d'un ton sévère.

Je n'entends pas la réponse de Hass. Mes sœurs, Aptynaï et Jyldyz, accourent vers moi d'un air énigmatique et se penchent pour me chuchoter fébrilement un secret à l'oreille. Je me baisse pour ne pas en perdre un seul mot.



Je fends la foule des invités, je me faufile par les étroits passages entre les maisons, je saute par-dessus les murets, je traverse les cours des maisons vides – toute la population de Londres est à la fête.

Pleine de fureur et d'énergie, prête à écraser et à abattre l'adversaire, je frappe à la porte de la maison de Mariam, surnommée Hanum. Je tambourine :

– Hanum ! Ouvre-moi, salope !

J'examine les lieux. La fenêtre est basse, le vasistas fermé. Je saute, pousse le vasistas du pied, et il s'ouvre. Je me redresse et me glisse à l'intérieur comme une couleuvre, renverse un seau et me rue dans le couloir menant à l'autre pièce.

Nourdine en caleçon est en train d'essayer d'enfiler une jambe de pantalon sans y arriver. Sur le lit, Hanum, se cache la tête sous la couverture.

– Idiote ! Pourquoi tu rappliques ici ? hurle Nourdine en me barrant le passage. Laisse-moi vivre ma vie ! Fiche le camp, idiot !

– Qui t'es allé chercher, imbécile ! que je hurle à mon tour en tentant de le repousser, mais sans succès.

– C'est ma vie ! Et te mêle pas de mes affaires ! Si tu savais à quel point j'en ai marre de toi !

– Ah, mon salaud ! Ingrate créature ! Je lui fais une prise, et Nourdine s'effondre par terre avec un cri. Je saute sur le lit et arrache la couverture à Hanum. Beuglant comme si je l'égorgeais, elle se tapit dans un coin.

– Qui t'es allé chercher ? Cette pute ! que je crie, grisée par l'effroi que j'inspire à la pauvre boulotte. Tous les mecs de Londres ont couché avec elle ! La moitié de la ville l'a sautée ! Et toi, imbécile, tu es allé te fourrer dans ce trou puant ! Saligaud !

Je ressaute sur le lit pour attraper Hanum. Elle me repousse avec ses jambes en glapissant.

– Les poivrots, les dealers et les truands, ça te suffit pas ! Tu t'en prends aussi aux mineurs ? Espèce de vampire !

Un coup violent me renverse.

– Ne la touche pas ! Je t'interdis de la toucher ! Brandissant un tabouret, Nourdine se dresse à côté de moi, blanc comme un linge. Ses lèvres tremblent, ses yeux brillent un peu comme ceux d'un louveteau pris au piège.

– Tue-moi ! dis-je. Tue ta propre sœur à cause de cette pute !

– Non ! Non ! glapit Hanum, et, avec une agilité peu compatible avec sa corpulence, elle se lève d'un bond et empoigne Nourdine par derrière. Il la repousse et, jetant le tabouret, se précipite vers la porte.



Je marche dans les ruelles de Londres sous un soleil de plomb, et j'ai froid.

J'entre dans ma cabane. Silence et fraîcheur. Tant mieux ! Nourdine est assis à sa table dans son réduit, la tête dans ses mains. Il ne bouge pas tandis que je m'approche de lui. Au mur est accrochée la photo où Seït se pavane au milieu

de ses élèves. J'ai l'impression de recevoir un coup de couteau en plein dans le plexus solaire. Je pose ma main sur l'épaule de Nourdine qui la repousse.

– Tue-moi ! Sans témoins ! J'en ai marre de la vie. Des spasmes me serrent la gorge, je me mets à m'apitoyer sur moi-même à en avoir la nausée. J'ai dix-huit ans, qu'est-ce que j'ai vu dans ma vie ? Depuis mon enfance, je me démène comme une forcenée. Pourquoi vivre comme ça ? Tue-moi !

– Il faut t'élever un monument, marmonne Nourdine.

Ce retournement de la situation me déconcerte. J'ai misé sur la pitié, et j'ai réussi malgré moi.

– Pourquoi donc un monument ? dis-je en essayant de gagner du temps pour trouver la bonne riposte.

– Parce que tu te décarcasses, parce que tu nous nourris, parce que tu penses pour nous. Tu es la plus intelligente de nous tous.

Je suis totalement perplexé. Je voulais éclater d'une juste colère, étouffer dans l'œuf cette saleté. Je ne voulais pas être pitoyable.

– Et toi, tu es un ingrat. Je prononce à voix basse la phrase salvatrice.

Il se lève et me salue jusqu'à terre. Je me pince pour savoir si je rêve.

– Je quitte la maison, dit-il. Je gagnerai ma vie, et je te donnerai tout jusqu'au dernier kopeck, jusqu'au dernier morceau de pain.

– Faut pas ! Pourquoi ?

– Laisse-moi vivre comme je veux !

– Tout le monde raconte que tu es très doué. Tu devrais avoir une autre vie.

– Je ne veux pas d'autre vie !

– Tu te trouverais une gentille fille.

– Mais j'ai peur de les aborder !

Seigneur, c'est encore un enfant, et moi qui avais déjà si peur. J'ai paniqué, et en fait, c'est toujours mon Nourdine, mon gamin.

– À ton aise. Épouse Hanum, nous organiserons un beau mariage. Je me fendrai pour toi une dernière fois. Et après, c'est Hanum qui t'entretiendra. Elle amènera ses clients, et toi tu leur serviras de la vodka et du saucisson.

– Mais je voulais seulement essayer ! hurle Nourdine. Tu crois que j'ai l'intention de l'épouser ! À mon âge, toi, tu te faisais sauter par tout le monde ! Toi, tu aurais le droit, et moi pas !

– Ferme-la. Qu'est-ce que tu sais de ma vie, petit merdeux ? Que dès l'âge de treize ans je me suis maquée avec Mars ? C'est ça que tu me jettes à la figure ? Mais sans Mars, je serais passée de mains en mains comme presque toutes les filles de notre cher Londres ! Notre père a claqué, notre mère pouvait rien faire à cause de nous, qui aurait pris ma défense ?

Je me mets à pleurer sans comprendre ce qui me prend subitement.

– Bermet, ma sœur chérie, pardonne-moi ! Nourdine m'enlace et m'embrasse sur la joue, puis il s'accroupit pour me regarder dans les yeux. Le pauvre, il tremble.

Pour montrer que je lui pardonne, je lui caresse les cheveux sans cesser de pleurer, tellement je suis bouleversée. Stop, stop !...

Nourdine à genoux me regarde. Je lui souris à travers mes larmes.

– Tu dois poursuivre tes études.

– Je ferai tout ce que tu voudras, dit-il radieux. Tu me pardonnes ?

Je l’embrasse encore une fois. Et maintenant ?

– Si on priait ?

– D’accord, dis-je avec joie.

Voilà justement une bonne idée ! Croire ne serait-ce que quelques minutes en quelque chose, et après que la terre s’écroule !

Je me mets à genoux à côté de Nourdine. Nous fixons le plafond et murmurons la prière qui nous emmène dans un paradis bienheureux où nous vivons, nous aussi, mais meilleurs que nous ne le sommes, tels peut-être que nous ne serons jamais.



Zut et flûte ! Après tout, je décide d’aller à l’école. J’entre sur la pointe des pieds dans la salle des professeurs. Les femmes, mal habillées et laides, me dévisagent. Seït, l’infâme, me tourne le dos.

– Bonjour ! dis-je d’une voix alerte.

– B’jour ! font écho les enseignantes. Seït se retourne et se met à rayonner, mais cela ne dure qu’une seconde.

– Vous voulez me voir ? demande-t-il d’un ton sévère.

– Oui, dis-je. Au sujet de mon frère.

– Je vous écoute.

– Je peux pas parler ici. Je marque une pause, puis j’ajoute : J’en ai juste pour une minute ! Il se lève, et nous sortons de la salle des profs pour nous arrêter dans le couloir près de la fenêtre.

– Que s’est-il passé ? demande-t-il.

– Vous comprenez... fais-je en hésitant. C’est une histoire de sexe.

– Quoi ? répond-il en sursautant et en jetant un coup d’œil derrière lui. Le couloir est vide, il n’y a à l’autre bout que deux filles qui bavardent.

Effrayée par sa peur, je me dépêche de poursuivre.

– Je veux parler de Nourdine. Je... l’ai trouvé avec une pute...

Il se tait, ayant, à mon avis, du mal à réaliser.

– Elle est même plus vieille que moi !

– Qui ça ?

- Eh bien... cette pute qui l'a entraîné chez elle.
- Chut ! En quoi cela me concerne-t-il ?
- Tu es professeur ! fais-je, indignée, en le tutoyant.
- Pas d'éducation sexuelle ! soupire-t-il, totalement déconcerté.
- Tu es professeur ! redis-je d'une voix inflexible.
- Bon, d'accord, fait Seït en se reprenant en main. Je te retrouverai dans une vingtaine de minutes, attends-moi à côté du terrain de sport.
- Tu ne tromperais pas une pauvre fille ? dis-je, tandis qu'il s'éloigne. Il soupire et, hochant la tête, disparaît dans la salle des professeurs.



Le terrain de sport est entouré d'une haute clôture grillagée, et, à l'intérieur, plusieurs jeunes filles vêtues de jolis maillots répètent des exercices avec des rubans au son d'une musique douce et harmonieuse.

Au ciel, pas un nuage, le soleil a ouvert toutes grandes ses mirettes, les feuilles sur les arbres luisent d'un éclat nouveau, et les filles en maillots rouges et bleus, brillent avec leurs gestes gracieux et posés comme les plus précieux ornements de cette matinée printanière. Si pures, si inspirées et si belles ! Seigneur, elles n'ont tout au plus que deux ans de moins que moi, et je me sens très vieille, une petite vieille morveuse qui regarde avec attendrissement ces jeunes créatures qui ont l'âge de ses arrière-petits-enfants.

– Je vous écoute.

Je me retourne. Seït est arrivé et me regarde d'un air interrogateur. La musique continue à me troubler, et les jeunes filles, agitant leurs rubans comme des ailes, voltigent de ci, de là. Je contemple ce spectacle sans comprendre pourquoi je suis ici, d'où viennent ces filles jolies comme des oiseaux et pourquoi Seït me fixe d'un œil hostile et distant comme si j'étais une terrible criminelle ou comme si je lui avais collé la chaude-pisse.

- Qu'avez-vous ? demande-t-il.
- Tout va très très bien, madame la marquise !
- Vous pleurez ?
- Non, je pleure de bonheur... Qu'est-ce que tu veux ?
- À ce que je crois, vous êtes venue me parler de votre frère...
- Ah ! oui, pardon ! Pourquoi est-ce que tu me vouvoies ? As-tu oublié que nous avions décidé de nous tutoyer ?
- Essuie tes larmes ! dit-il après une longue pause. Tu pleures à cause de Nourdine ? C'est un problème de son âge. Mais ne lui serre pas trop la vis.

– Je pleure sur moi-même, dis-je, en regardant les jeunes filles et en me sentant toujours dans une espèce d'état second, comme si le monde autour de moi était un rêve ou une scène d'un film dont je serais l'héroïne. Moi aussi, j'aimais la gymnastique, je rêvais de devenir championne. Rêver, comme on dit, ne fait de mal à personne. Je rêvais de tomber amoureuse jusqu'à en avoir la chair de poule, et je suis devenue la meuf d'un voleur, d'un bandit...

Prononçant ces dernières paroles, je comprends subitement le sens de mon galimatias et je suis saisie d'effroi. Je n'ai jamais été comme ça ! Faire appel à la pitié – c'est l'arme la plus abjecte.

– Mais je ne regrette rien. Je suis heureuse et satisfaite. D'accord ! dis-je en le toisant d'un air de défi. Il baisse les yeux.

– J'ai compris, répond-il.

Je me tais, et je n'en reviens pas de tout ce que j'ai débité. Qu'est-ce qui m'a pris ? C'est la faute de la musique ! La faute de ces filles ! Elles sont telles que j'aurais voulu être.

– Et maintenant, tu l'aimes ? demande soudain Seït.

– Qui ?

– Mais... ton voleur.

– Non !

Nous sommes près de la clôture, loin l'un de l'autre, et nous échangeons des propos en regardant les gymnastes.

– Je vends de la dope, dis-je à ma propre surprise. Tu me méprises ?

– Non.

– Tu me condamnes ?

– Qui suis-je pour te condamner ?

– Je suis la meuf d'un bandit, je vends de la dope, je suis pourrie jusqu'à la moelle, une saleté, une vraie saleté... Et nous ne devons pas nous revoir.

– Pourquoi ?

– Je t'ai expliqué qui je suis...

– Et alors ?

– Tu te perdras avec moi.

– Sûrement pas.

– Tu te feras tuer ou abîmer le portrait.

– Je n'ai pas peur.

– Mais moi, j'ai peur ! Je ne veux pas te revoir ! Compris ?

– Pas tout à fait.

– Tu iras avec moi rouler les gens au bazar ?

– Non.

– Ben moi, je ne veux pas être comme toi. Je veux me tirer de ce fichu quartier et vivre comme un être humain.

Je le regarde : il s'est détourné et serre de toutes ses forces le grillage métallique de la clôture.



Et ma vie a commencé à filer à fond de train, un mélange de conte de fées et de réalité. De jour, je me crève au bazar, le soir, au restaurant avec Kanat, je me rela-xe. Chouette ! Un jour, c'est toujours ça de gagné, après on verra ; au moins, je ne pleurerai pas sur le temps perdu.

J'aime danser avec Kanat. C'est un partenaire attentif, et, si je commence à improviser, il s'adapte avec plaisir et avec succès. Un jour, nous nous sommes déchaînés – un véritable ouragan, le grand spectacle ! Tous nous cèdent la place, forment un cercle autour de nous ! Et de frapper dans les mains et de claquer des talons : ce n'est plus un restaurant, mais le Bolchoï !

Nous retournons à notre table, suivis par des applaudissements. Je m'éclate ! Kanat avale une gorgée sans me quitter des yeux.

– Tu aimes la gloire, dit-il.

– Comme tout le monde !

Il sourit et veut ajouter quelque chose, mais voilà que s'amène le type dur en affaires qui m'achète régulièrement de la came.

– Tu as une belle nana, dit-il en se tournant vers Kanat.

– Qu'est-ce que tu veux ? répond celui-ci en se renfrognant.

– Tu commences à oublier les vieux amis.

– C'est faux.

– Alors, allons au sauna !

– T'es un marrant. Comme tu le vois, je suis en compagnie d'une jolie femme.

– Jeune fille, ma mignonne ! dit le mec en se tournant vers moi. Donne-moi une dose ! Je grelotte...

– Vous savez où en trouver !

– Rien qu'une dose ! T'as pas pitié d'un homme à l'article de la mort ?

– Je ne te le répéterai pas deux fois ! s'écrie Kanat. Va-t-en !

– Tu es un salaud ! Tu nous as trahis, et pour qui ? Pour cette pute qui sort d'un bouge.

Kanat le frappe. Le mec s'écroule, se relève vite et veut se ruer sur nous, mais les videurs l'ont déjà empoigné.

– Tu es mort ! crie le mec.

– Et toi, tu es mort depuis longtemps ! dit Kanat. Partons !

Il se dirige rapidement vers la sortie.

– Où ça ? dis-je, en le suivant avec peine.

– Chez moi !...



Quand nous arrivons à son hôtel particulier de banlieue il n'a toujours pas réussi à se calmer. C'est la première fois qu'il m'y emmène, et j'ai le vertige à cause de l'ameublement et de l'immensité du salon. Je n'ai vu un luxe pareil qu'au cinéma, et je n'imaginai pas que des gens de chez nous puissent vivre comme ça. Sans prêter attention à moi, Kanat arpente le salon d'un air morose, s'approchant à tout moment du bar pour boire un coup.

– Tu as peur de lui ?

Il rit jaune et se tait pour porter le verre à ses lèvres.

– Il ne fallait pas intervenir ! Je l'aurais rembarqué moi-même.

Il éclate de rire. À gorge déployée.

– Je me serais chargée de lui, et pas la peine de rigoler !

– Assez parlé de lui ! dit-il en se renfrognant de nouveau. Il est sur le fil du rasoir ! Si les flics ne le chopent pas, il crèvera d'une overdose. J'ai seulement pitié de lui. Nous sommes des amis d'enfance, tu comprends ?

– Et qu'est-ce qu'il veut de toi ?

– Que je ne me sépare pas d'eux. Les cartes, les filles etc. Que je deale de nouveau de la drogue.

– Tu as dealé ?

– C'est comme ça que j'ai débuté. Est-ce qu'on peut s'en sortir avec un business honnête ? Ensuite, j'ai décroché. La vodka, l'essence, c'est mieux ; en tout cas, c'est plus tranquille pour la famille.

– Voilà que nous allons aborder la question principale. Où est ta famille ? Je te vois tout le temps les couilles en sautoir.

– Tu meurs d'envie de faire la connaissance de ma femme ?

– Absolument.

– Impossible. Elle est à l'étranger.

– À un séminaire d'éducation sexuelle avancée ?

– Mes enfants font leurs études à l'étranger, ma femme est avec eux.

– Oh, nous sommes très évolués.

– Tu parles ! Récemment, ma fille a débarqué, elle tord le nez : tout ce qui est de chez nous leur est étranger. Ah, j'en ai marre ! Je vais tout laisser tomber et redevenir ingénieur. J'étais un bon spécialiste. Apprécié même.

– Et tu touchais des clopinettes.

– C'est pas grave ! Un jour, chez nous aussi, on commencera à respecter l'intelligentsia. Et elle sera décentement payée comme dans le monde entier.

– Elle mourra avant que ce jour arrive.

– N’oublie pas, mon grand penseur, les intellectuels sont l’axe de la terre, sans eux, le mouvement s’arrêterait.

– Ouille, tu me fais peur ! Tout ça c’est de la bouillie pour les chats et les chiens ! J’ai une voisine – une enseignante. À principes. Elle a dû vendre son appartement dans un bon quartier pour acheter un taudis dans le nôtre. Elle court partout pour emprunter un petit billet, et même parfois des allumettes ! Elle a le feu sacré, mais pas d’allumettes !

Kanat éclate de rire, puis m’empoigne et m’entraîne à l’étage :

– Le feu sacré, mais pas d’allumettes ! La-la-la ! Pas d’allumettes...



– Il faut juste que je m’accroche ! Je m’en sortirai, et je vous tirerai tous d’ici ! Je le jure !

L’homme éméché se frappe la poitrine et me regarde avec des yeux pitoyables. Ma mère, pintée aussi, est assise à côté de lui. Altynaï et Jildys se serrent peureusement contre elle. Nourdine est assis en face, la tête baissée. C’est un complot ou quoi ? Je passais en coup de vent à la maison pour me changer et aller retrouver Kanat, et voilà ! Un vrai spectacle. Maman se marie !

– Écoute, mec, décampe avant qu’il y ait de la casse ! Notre Sauveur ! Toi aussi, bravo, vieille cinglée ! Tu devrais prier pour le salut de ton âme, et voilà que tu amènes des hommes dans ton lit !

– Ne parle pas comme ça à maman ! s’écrie Nourdine.

– Moi, une vieille ! sanglote maman. J’ai même pas quarante ans. Qu’est-ce que je connais de la vie ?

– Ah bon, et avec ce poivrot ce sera le bonheur ! Notre alcool de père ne t’a pas suffi ! Tu t’en es ramassé un autre !

– Mais il ne boit pas ! s’exclame maman en levant les bras au ciel.

– Je ne bois pas ! Je le jure ! répète le mec retrouvant son assurance.

– Je suis aveugle. Ramasse tes cliques et tes claques et décampe ! Il ne boit pas ! S’il est comme ça à jeun, alors ivre, il doit être chouette !

– Ils ont bu pour se donner du courage, dit Nourdine. Ils ont peur de toi.

– Et pourquoi ils auraient peur de moi ? Dis donc, tu le soutiens, toi aussi, dis-je, entrevoyant soudain la vérité.

Nourdine se tait sans cesser de me fixer.

– Et vous, vous êtes de son côté ? dis-je en me tournant vers les fillettes qui baissent les yeux. Vous êtes devenues folles ?

– C’est quelqu’un de bien, dit Altynaï. Regarde ce qu’il a fabriqué !

Elle tourne la tête, et je me tourne aussi. Des étagères soignées sont fixées au mur, et, derrière le lit des fillettes, nagent vers un lointain palais des cygnes au long cou.

– Un vrai Lévitane. Quand a-t-il fait ça. Je ne l'avais pas remarqué.

– Ces derniers temps tu ne remarques rien ! lance Nourdine.

– Lui, je l'aurais remarqué !

– Pourtant il vit depuis plusieurs jours dans notre remise.

– Pas mal ! D'accord ! Il a acheté les filles avec ses cygnes, et toi, qu'est-ce qu'il t'a fait ?

– Il me gêne pas, répond Nourdine. Qu'il reste.

– Faut seulement que je m'accroche ! marmonne Lévitane. Je n'oublierai jamais ! Faut seulement que je me remette à flot. Au début, c'est moi qui déconnais, mais quand je me suis repris, je me suis aperçu que personne n'en avait rien à faire. Soit on me reproche d'être sans feu ni lieu, soit c'est autre chose. On ne me laisse pas retourner en Russie, et ici, je suis un étranger.

– Écoute, Lévitane, accroche-toi aux gens de ta race. La ville pullule de Ruskofs qui savent nager.

– Tu es une nationaliste. Il ne sera pas un fardeau. Je l'aime, dit maman en pleurant. Je ne peux pas vivre sans lui. Je mourrai.

J'éclate de rire en voyant ma mère pleurer en essuyant ses larmes sur ses joues comme un enfant, tandis que mes sœurette se pressent contre elle, une expression d'ardente solidarité sur leurs petites frimousses.

– Ne pleure pas, dit Lévitane. Je viendrai te voir.

– Les flics te ramasseront ! dit maman en pleurant.

– Bermet ! dit Nourdine en se levant. Parfois, nous prions ensemble...

Nous demandons de l'aide.

– Et alors ?

– Pourquoi ne pas donner de l'aide à notre tour ?

– Et comme ça jouer le rôle de Mahomet ou de Jésus ? dis-je en riant.

Son sérieux inhabituel m'amuse.

– Et pourquoi pas ? C'étaient des hommes, eux aussi...

– Après tout, faites ce que vous voulez ! dis-je en baissant les bras.



Je m'installe dans l'appartement d'Olessia. C'est un vieux mafieux qui le lui a acheté. Il a été liquidé l'année dernière, et, ayant peur d'être dans la dèche, Olessia, est retournée vivre chez ses parents. La colère contre ma famille

me ronge, me dévore. J'ai sué sang et eau pour qu'ils vivent comme des êtres humains, et ils m'ont trahie pour un poivrot de SDF. C'est vrai que je l'avais vu plus d'une fois, mais sans savoir que je devais faire attention ! C'est lui qui tournicotait à côté de Nourdine cette nuit-là, c'est lui qui avait fondu, tel un aigle royal sur les truands qui m'embarquaient en voiture. Il était passé plus d'une fois à côté de moi dans les rues de Londres en me coulant des regards en coin avec ses yeux bleus d'étranger, comme un cabot redoutant un coup de pied. Et qui aurait pu croire que ce cabot me chasserait un jour de mon nid à moi, me jetterait à la rue comme une orpheline... Ô Seigneur, comme j'ai pitié de moi-même, comme c'est bon de s'apitoyer sur soi-même, un véritable orgasme... Ha ! Ha !



Le soleil brille, le soir d'été se prolonge, s'éternise. Je cours presque dans la rue, zigzaguant entre les murets et les cabanes.

Devant moi s'ouvre le portillon d'une cour, un homme en sort, et, au moment où j'essaie de le dépasser, il se retourne brusquement.

– Salut !

Je pousse un cri. Mars se tient devant moi, le sourire aux lèvres !

– Tu m'attendais pas ? demande-t-il en jouissant de mon effroi, et, sans me laisser le temps de me ressaisir, il m'entraîne dans la cour. Tu peux me féliciter, je suis revenu pour de bon...

– Mars ! dis-je en essayant de retirer mon bras.

– Viens donc ! dit-il en m'entraînant dans la pénombre de l'entrée, mon bras toujours pris dans un étau. Nous pénétrons dans une pièce très éclairée aux rideaux tirés. Sur la table une bouteille de cognac et une coupe de fruits.

– Comme tu vois, je me suis préparé à mes retrouvailles avec ma princesse ! J'en ai presque perdu la vue à force de te guetter.

Mars met le crochet à la porte et braque ses yeux sur moi :

– On dirait que ma princesse n'est pas contente, hein ?

– Très contente, fais-je en me forçant.

– Ah, tu es contente, tant mieux ! hurle-t-il en s'élançant sur moi.

– Mars ! Non, je ne veux pas ! dis-je en me débattant, mais il me jette sur le divan et m'arrache mes vêtements en une seconde.

– Pas maintenant ! Plus tard ! que je crie avec désespoir.

Il me pénètre comme une lame de couteau. Il crie, rugit en m'écrasant sur le divan et en soufflant comme une bête traquée.

– Non, non ! fais-je en maudissant mon propre corps qui a soif d’un violent contact masculin.

– Je ne veux pas ! Je ne veux pas ! s’exclame-t-il en se relevant.

Je ferme les yeux pour ne pas le voir.

– Maintenant nous pouvons boire à notre rencontre ! dit-il en faisant tinter les verres. Je reste allongée sans bouger. Je suis un crapaud puant, pire encore, je ne suis rien. Je suis la pute de Mars, un voleur et un bandit. La vie a repris son cours. Si on peut appeler ça une vie...

– Lève-toi ! ordonne-t-il d’une voix rauque. Je sursaute et ouvre les yeux. Mars assis à table me regarde tendrement.

– Assieds-toi ! Nous allons boire à nos retrouvailles, et après nous filerons au restaurant.

Je m’habille, je m’assieds, et je bois sans mot dire.

– Raconte-moi comment tu as survécu, comment tu t’es gobergée sans moi.

– J’ai vraiment des comptes à te rendre ?

– Quel culot ! Je te suis plus proche que ta propre mère ! J’ai fait de toi une femme !

– Pas une femme, une créature !

– Tu grandis ! Peut-être que tu t’es trouvé quelqu’un ?

– Oui, j’ai un type, dis-je en le fixant sans ciller.

– Et il te saute ? dit Mars avec un mauvais sourire.

– Je l’aime.

– C’est un dealer ?

– Qu’est-ce que ça peut te faire ?

– Je vais le bouffer tout cru !

– Si tu touches à un seul cheveu de sa tête, je te tuerai, dis-je en le fixant tranquillement d’un regard haineux.

Il se lève et arpente la pièce.

– Oh, que j’ai peur ! J’en ai chié dans mon pantalon.

– Trouve-toi une autre femme. Je veux vivre, dis-je en me levant.

– Assieds-toi ! dit-il en me tirant par le bras si fort que je tombe sur la chaise. Assieds-toi, roulure ! Tu me quitteras pas aussi facilement ! Donc, pendant que j’étais en taule, toi, ici, tu m’as jeté !

– On dirait que c’est moi qui t’y ai envoyé en taule !

– Ferme-la ! Non, je ne tuerai pas ton Jules, tu voudrais t’en tirer à bon compte. Je le casserai en morceaux, et tu lui apporteras son pot de chambre tous les jours ! Et ce sera le grand amour ! Ha ! Ha ! Tu as compris, salope ?

– J’ai compris, dis-je en me préparant à bondir.

– Allez ouste sur le divan ! Déshabille-toi, ordure !

Il se précipite vers moi, les bras en avant. Je m’esquive brusquement vers la droite, ses bras se referment sur le vide. Du tranchant de la main, je lui assène

un coup sur la gorge. Il se plie en deux, la respiration coupée. Je soulève le crochet, et je m'élanche dehors.



Je cours dans les rues de la ville, et les gens se retournent sur mon passage. Puis j'ai l'idée d'arrêter un taxi, et maisons, arbres, passants, tout ce monde maudit défile devant moi.

J'entre en coup de vent dans l'entreprise de Kanat, passe devant la secrétaire interloquée et fait irruption dans son bureau. Il est en conversation avec deux hommes. En me voyant, il se lève et leur dit :

– Laissez-nous ! Nous discuterons plus tard !

Les deux types sortent. Kanat lance dans son dictaphone :

– Je n'y suis pour personne ! Puis il lève les yeux sur moi :

– Je t'avais demandé de ne jamais venir ici.

– Mars a été libéré, dis-je.

– Et alors ?

– J'ai peur pour toi.

– Je me fous de ton merdeux !

– J'étais avec lui tout de suite... Tu comprends ? Les larmes me viennent aux yeux. C'était si dur à dire, mais je ne pouvais pas ne pas le dire.

– Félicitations ! Je m'imagine la chaleur de ces retrouvailles !

Je perds contenance. Ce visage étranger, ce regard moqueur. Est-ce bien lui ? Ou alors il me fait marcher ?

– Tu ne m'aimes pas, dis-je tout bas les premiers mots qui me viennent.

Il éclate de rire. Comme toujours quand il est gai, il bondit de sa chaise et arpeute son bureau en se frottant énergiquement les mains.

Je le regarde épouvantée.

– Est-ce que tu n'as encore rien compris ? dit-il en s'arrêtant. Pourtant tu joues les filles intelligentes ! Tu m'as fait ton numéro, – moi, je t'ai fait le mien. Pigé ? Ma femme est revenue, ton Mars est revenu. La vie reprend son cours ! Tu as des griefs à formuler ? Par pure bonté, je peux te filer quelques petits billets.

– Va te faire voir !... fais-je avec haine, et je m'apprête à sortir.

– Tiens ! Prends ton collier ! Tu l'as oublié à la datcha.

– Jette-le ! dis-je sans me retourner.



J'erre lentement dans les ruelles tortueuses de Londres. Je n'ai nulle part où aller, au moins à la maison je pourrai souffler. Des gens courent, me dépassent, je les suis en courant moi aussi.

Une foule s'est rassemblée devant notre cabane. Tous s'écartent devant moi. Par terre, dans une mare de sang, je découvre Mars. À côté de lui se tient Nourdine, un couteau à la main. Lévitán s'occupe de maman qui, les yeux fermés, est à moitié allongée sur le sol, le dos appuyé contre un muret. Mes petites sœurs contemplent la scène d'un regard apeuré. Je comprends finalement que mon Nourdine vient de tuer Mars.

- Jette le couteau ! L'arme tombe bruyamment par terre.
- Qu'est-ce que tu as fait ! dis-je en me précipitant sur mon frère.
- Bermet ! répond-il tout joyeux. Comme c'est bien que tu sois venue !
- Qu'est-ce que tu as fait ? Pourquoi ? dis-je en essayant de l'enlacer.
- Ne me touche pas ! Tu pourrais te salir... Aide-moi !
- Je donnerais ma vie pour toi !
- Viens, récitons notre prière !

Nourdine se met à genoux, et moi aussi, à côté de lui.

Autour de nous les gens se sont massés et nous regardent. Je me fiche bien d'eux, si seulement Dieu pouvait apparaître ne serait-ce qu'une seconde, ce vieil escroc ! Pour ça je suis prête à me mettre à genoux et même à manger de la merde de chien.

- Ô grand Allah ! commence Nourdine d'une voix tremblante.

Je poursuis :

– Et si tu n'existes pas, alors toi, le Destin, et si toi aussi, tu t'es détourné de moi, alors toi, madame la Chance, et si tu me méprises aussi, alors je m'adresse à toi qui que tu sois, impossible que sur cette Terre il ne reste pas un seul cave honnête... Ne te détourne pas de moi, tends-moi la main, envoie-moi un ange ! Et si les anges ont disparu, invente-s-en un !

Une voiture de flics arrive en klaxonnant d'une façon perçante. Je lève les yeux. Derrière les têtes des badauds se profilent des casquettes rouges. Et juste devant moi j'aperçois Seït : il vient vers nous en pleurant.

- Dégagez ! Police ! font les flics en fendant la foule.
- Lévitán ramasse le couteau qui traîne par terre et va à leur rencontre :
- Prenez ma déposition ! C'est moi qui l'ai tué !...



АНГЕЛ
Повесть

Мимо меня, принохиваясь к редким полуночникам, прошмыгнула «ментовка». Я невольно ускорила шаги – такая уж у меня реакция на родную милицию и тут уж ничего не поделаешь. Виновата не виновата, – сердце бедное скукожится, мысли – врассыпную, а ноги – проклятые! – несут! Еще издали на нашем пяточке я увидела Нурдина. Отстранившись от своего прилавка, он разговаривал с бородатым бомжем, который примостился на бордюре. Как всегда делал вид, что он здесь вроде чужой – его просто попросили присмотреть за товаром. Жалкий фокус чистоплюйчика, любителя хавать дерьмо чужими зубами. Каждый раз психовать – себе дороже... Когда подошла, мужичок встал и поплелся восвояси.

– Где мама? – спросила я.

– Приболела.

– Опять пьяная?!

– Болеет! – угрюмо сверкнул он глазами.

Я поджала хвост, да и в самом деле – с чего я вдруг наезжаю?

– Много наторговал? – спросила я примирительно.

– В час по чайной ложке.

– И на этом спасибо. Ну ладно, беги домой! Я постою.

– Да пошли вместе! Чего торчать попусту? – он повел головой в сторону пустынной улицы.

– Я подышу, уйдет хоть коробка спичек – и то польза! Иди!

Нурдин перешёл улицу и, не оглядываясь, исчез в переулке.

Я почувствовала облегчение: хоть и нет на свете человека дороже братика, но его присутствие заставляет меня держаться настороже, а это – изматывает.



Тишина. Ни машины, ни прохожего, ни даже бродячей собаки, только скудный свет слабосильных лампочек да осторожное шебуршанье листьев над головой. Я вынула из сумочки кофейную баночку и, отойдя пару шагов, положила в укромное дупло старого дуба. В случае чего – банка не моя, а так – под приглядом.

Новые сутки начинали разбег – наступало время тех, кто не добрал. Кто-нибудь лихой, возвращаясь из ресторанов, не сочтёт за труд промчатся по нашей улице, по которой жми на газ и радуйся – ни

светофоров, ни ментов. А вот и первые гости. Обдав жарким дыханием, остановилась тачка – чужестранка.

– Девочка! – распахнулась задняя дверца. – Дай минералки!

– Сколько?

– Две.

Я подбежала с двумя бутылками воды. В машине вспыхнул свет и открылись дверцы. Понятно: представляются. Серьезная, значит, клиентура. В машине сидели две девицы и трое парней возраста – прощай молодость. Испытующе глядели на меня.

Пришлось изображать дурочку: краснеть, опускать глаза и теревить пуговичку.

– Сдачи не надо! – сказал плотный парень с усиками и протянул полтинник.

– Спасибо! – я сделала реверанс и отступила, блеснув грациозностью. Девушки расхохотались.

– Балет! – сказала одна.

– Поехали! – сказала другая. – Разве может такая девственница заниматься такими черными делами?

– Я брал у неё, – не оборачиваясь, сказал парень, который сидел рядом с шофером.

– Ханка есть? – спросил у меня парень с усиками.

– Не понимаю, – сказала я, прикидывая.

– Ты не бойся. Не менты.

– Я и не боюсь.

– А ты совсем не бойся! – сказал парень, сидевший рядом с шофером и обернулся.

Я узнала его. Бедолага. Давно несет свой крест, хотя при деле и даже крутой.

– Сколько? – спросила я.

– Десять.

– Кусок.

– Тюльку гонишь, – оказал парень с усиками.

– Хозяин барин.

– Стой! – крикнул крутой, повернулся к парню с усиками. – Жлобишься?

– Я упал на три ляпа.

– Нет на столько, на сколько я захочу. Ты проиграл. Скажи спасибо, что не пуд заказываю.

– Лады! – сказал парень с усиками, протянул мне деньги, предварительно стремительно сосчитав. Пальцы были необыкновенно ловкие, торгаш, видно, или шулер. Я взяла деньги и, уйдя за дерево, как бы считая их, вынула из дупла кофейную баночку.

– Сейчас проверим! – сказал крутой, принимая баночку.

Девушки принялись пить минералку из горлышка, играя на случайного прохожего.

– Слушай, поехали с нами, – неожиданно предложил парень с усиками, пристально вглядываясь в меня.

– Куда?! – испугалась я для приличия.

– С нами. Плохо не будет, – заулыбался парень. – Видишь, они с прицепом, а я – холостой...

– За кого вы меня принимаете? – с чувством произнесла я классическую фразу и отступила от машины, потом, подумав, ушла к своему прилавку. Пусть думает, что остались ещё на свете необыкновенно добродетельные девушки. А парень с усиками что-то жарко шептал шофёру.

– Ещё подхватишь что-нибудь, – сказал шофёр.

– Да ну, баба свеженькая! Видно же, – говорил парень с усиками.

– Дело твое! Только гляди – не останься без штанов! – парень с усиками, понизив голос, что-то сказал, и все расхохотались.



Машина уехала. Парень с усиками остался. Воображая себя неотразимым, он смотрел на меня орлом, пока я собирала товар в сумки.

Я подняла сумки и потопала. Он, воинственно озираясь, двинулся за мной.

– Дай! – он перехватил мои сумки и понес. – Не могу, когда уродуются такие красавицы.

– У вас большое сердце.

– И ещё кое-что большое! – всхотнул он.

– Слушай! – резко остановилась я. Не выношу хамов, хотя сама далеко не святая. – Отдай сумки!

– Не бойся – не убегу!

– Тебя распотрошить здесь – раз плюнуть.

– И не такой Афган проходили! – сказал парень и, поднатужившись, вспомнил бразильские сопли: – Умереть за тебя счастье...

– Здесь тебе не город... Лондон.

– Плевал я на ваш Лондон!

Доплюешься, миленький, слезами умоешься. Придется крутануть тебя – сам напросился.

– Я боюсь за тебя, – сказала я тихо.

– Пока я с тобой – не бойся! – он обнял меня за плечи.
– Я – заразная, – сказала я, отстраняясь, – тебя же предупреждали.
– Они – идиоты! Ты девочка – во! – он обнял меня, прижимая к мускулистой груди.

– Все равно, ты бросишь меня, – тоном девственницы прошептала я, умоляюще глядя на него.

Клюнул, дурачок! Он смотрел на меня дурак дураком, потом сообразил принять позу победителя.

– Твоя судьба в твоих руках, – сказал он многозначительно.

– Я знаю, – потерянно прошептала я.

– Поехали!

– Мне страшно.

Я не договорила: он закрыл мои губы жадным поцелуем. Я беспомощно затрепыхалась, потом, когда он отпустил меня, покачнулась – вроде ноги меня не держат после столь необычайного подарка – и, прислонившись к стене хибары, прошептала с отчаянием:

– Господи, что ты со мной делаешь?

– Поедешь?! – смотрел он на меня петухом. Боже мой, как надо мало, чтобы одурачить мужика! Я поймала кайф, и – понеслась: подняла беззащитный и насмерть очарованный взгляд, и, дрожа губами, голосом, сказала с душераздирающей наивностью:

– Ты же меня не любишь...

Я едва удержалась, чтобы не расхохотаться: у него отвисла нижняя челюсть и глаза стали мутные и тупые, как у боксера после нокаута.

– Я... кажется, уже люблю тебя, – привычно соврал он. – Поехали!

– Куда?

– Ко мне на дачу. В Койташ.

– Далекое, – сказала я, как бы сомневаясь, потом с отчаянной решимостью махнула рукой. – Пошли ко мне!

И, не давая ему опомниться, заскользила в глубину Лондона, слыша, как после небольшой заминки он запыхтел за мной.

– Куда? – спросил он, догоняя. В голосе сквозила тревога.

– Ко мне! – остановилась я, пытаюсь изобразить стыдливое смятение.
– Может, не надо?

Он не обратил внимания на мои актерские потуги, тревожно озираясь.

– Мне страшно, – прошептала я.

– Нам не страшен серый волк, – пропел он, бодрясь.

– Ты не будешь меня уважать, – выстрелила я еще одним откровением классики.

– Буду! Еще как буду! – развеселился он, обнимая меня.

Я беспомощно прикинула к его груди, бормоча, как полоумная:

– Не надо, любимый, не надо...

Я успела глянуть в окна хибары Хаса. В глубине комнаты мерцала настольная лампа. Можно идти – ребята во дворе.

– Жизнь удивительна! – воскликнул он, целуя меня. Понятно: моя податливость спровоцировала жажду немедленного секса.

– У меня муж, – прошептала я, обнимая его дрожащими руками.

– Тогда рванули ко мне!

– Он сейчас в Тюмени. Шмотки повез.

– Вот и прекрасно! Рванули!

– Да засекут же меня! Мужу шепнут, представляешь? Идём ко мне, пока никто не засветился, – я показала на хибару Хаса.

– Пошли! – трепеща алчно ноздрями, он рвался как конь.

– Может не надо? – Сохраним друг о друге добрые воспоминания.

– Да пошли же!... Я не могу... без тебя! – прорычал он, хватая меня за ягодицы. – Мы сделаем все, чтобы воспоминания были не тёплыми, а горячими! – и он нервно захохотал, довольный своей находчивостью.



Я закрыла дверь на крючок и включила свет. Парень, а он оказался не таким уж молодым, с непроницаемым лицом оглядывал комнату. К моей радости, здесь все было прибрано и благопристойно, а бедности стыдятся только идиоты. На стенах висели выцветшие коврики, и к ним пришпилены яркие изображения как одетых, так и не очень одетых красавиц.

– Обстановочка! – усмехнулся парень.

– Какую заработали. Садись!

– Выключи свет! Хватит вон того абажура.

Парень сел на диван, а я нырнула за занавес.

– Куда? – вскрикнул он.

– Чай поставлю!

– А-а, – протянул он облегченно. – Что-нибудь существенное найдется?

Я заглянула в кастрюлю. Молодец Хас!

– Рагу будешь?

– Сойдёт! Может и выпить найдется?

Я открыла шкафчик – там стояла початая бутылка коньяка.

– Или жалко? – парень заглянул в закуток. – Не стесняйся, если жалко. Я куплю.

Я сникла, как пишут чувствительные поэты, подбитой птицей.

– Что с тобой? – испугался парень.

Я продолжала держать позу, слегка подправив пластику в сторону безнадёжности.

– Извини меня, – поцеловал, погладил, короче – проняло.

Момент был, что и говорить, идеальный, чтобы начать театр теней, и если ребята во дворе, то сквозь полупрозрачную занавеску они увидят нас и сообразят, что к чему. Я приникла к его груди и заговорила с жаром:

– Ты можешь оскорблять меня, даже ударить, и никто за меня не заступится... Я не виновата, что выросла в этом нищем краю, где перебиваются разная пьянь, наркота и жульё! ..Я не виновата, что ты – такой... Или ты думаешь, что я со всеми так?!

Я заплакала. В горле – жгучий комок, а сердце колотится, словно выскочить хочет. Все–таки, сволочь я порядочная, начинаю вроде как игру, а потом лечу, как бомба к земле.

– Ну, прости меня, – он обнял меня. – Чудная!

Не зная, как меня успокоить, он помял мне груди, погладил ягодицы.

– Ты красивый и гордый! В нашем краю нет таких, – выдала я в ответ и ощутила, как выпятилась его грудь и одеревенела спина.

– Прелесть! – и он от души поцеловал меня.

– Ну, иди, – засмузилась я. – Я быстренько согрею.

Он взял бутылку коньяка, рюмки и ушел в комнату. Я поставила на газ чайник и прислушалась. Было подозрительно тихо, и я встревожилась. Поставила табуретку и, вскочив на нее, распахнула форточку. В темноте мерцали огоньки сигарет и доносился приглушённый говор. Все в ажуре, можно грести дальше!

– Что случилось? – подал голос парень.

– Форточку закрыла.

– Скоро?

– Сейчас!



– Ну что, пора на боковую? – сказал он, откидываясь на диване.

– Я приберу! – вскочила я, хватая пустые тарелки.

– Я не могу, – он сгреб меня и начал тискать.

– Больно! Дай прибраться! – пыталась я вырваться.

Вдруг в дверь заколотили сильно, яростно. Мы отскочили друг от друга. Парень едва удержал равновесие, запутавшись в приспущенных джинсах.

– Открой, сучка! – надрывалось за дверью несколько голосов.

– Кто там?! – крикнула я, в ужасе оглядываясь на парня.

– Я! ..Я! .. – заорал за дверью Хас.– Не ждала, сучка!

– Беги! Муж...– сказала я, и, схватив парня за руку, бросилась за занавеску. Поставила табуретку, указала на форточку.

– Скорей!

Парень вскочил на табуретку, распахнул форточку и отшатнулся.

– Там...м–м–м! – промычал он и спрыгнул с табуретки. Мы ринулись назад. Тем временем Хас, просунув нож, сдернул крючок, и в комнату влетели, блестя ножами, трое бравых ребят. Впереди – шальной Хас.

– Держите его, а с ней я сам разберусь! – крикнул он друзьям и картинно пошел на меня. – Блядь! Наконец–то, попалась! Ты думала, что я уехал, вонючка сраная?!

Я упала на колени, запричитала:

– Не трогайте его! Не трогайте! Мы с ним насчет товара договариваемся....

– Вот блядь! Мало что трахается с кем попало, так еще дуру гонит! Тоже мне великий бизнесмен!

Он ударил меня, я отлетела в угол и завопила:

– Не виновата я! Не виновата!

Хас пнул меня, конечно, не по–настоящему – в таких приёмах он мастак.

– Стоять! – раздался стальной голос. – Бросай ножи! Прочь от дверей.

Мой кавалер, наставив пистолет на ребят, бочком двигался к двери.

– Не трогайте его! Я заманила! – кинулась я, как бы заслоняя собой кавалера. Он на мгновение переключил внимание, и этого было достаточно, чтобы Хас выбил пистолет.

– Призналась, сучка! – радостно завопил Хас и, одаря звучными ударами, поволок меня за занавеску. Краем глаза я увидела, что дружки Хаса, разом навалились на моего кавалера. Хас опять ринулся в комнату, а я вскочила, прыгнула на табуретку и распахнула окошко. Под окошком стоял Клык, держа в руках устрашающего вида топор.

– Всё? – спросил Клык, помогая спрыгнуть на землю. – Руки онемели держать эту дуру....



- Как дела? – спросила мать, приподнимаясь в постели.
- Нормально, – ответила я, привычно оглядывая комнатенку, где на широком самодельном топчане лежали мать и сестрёнки. С левой стороны закуток – апартаменты Нурдина, с правой закуток побольше – мой номер люкс.
- Нурдин спит? – спросила я.
- А он не с тобой?
- Вот гад! Я же погнала его домой.
- Сама где шаталась?
- Да прицепился один! Еле отшила.
- Смотри, деваха, Марс узнает..., донесут.
- Он что – муж?
- Говорят, скостили срок – скоро выскочит.
- Пусть выскакивает! На здоровье!
- Как бы плакать не пришлось.
- Как вы мне все надоели! Чего валяешься? Послала своего дурачка, – на пять купит, на два продаст!
- Он – не дурачок!
- Я что – железная что ли? – завелась я. – И там – я, и здесь–я!
- Завтра сама выйду. Уж поболеть нельзя.
- Ты всю жизнь болеешь!.. То печень, то сердце, то моча!
- Будь еще какой орган, он бы обязательно забарахлил!
- Мама смотрела на меня глазами трагической героини. Я напряглась, ожидая взрыва, но мама, отведя взгляд, вздохнула и сказала тихо:
- Помотайся с мое по разным углам с мужем-алкоголиком, с малыми детьми, поживи с моё всю жизнь, считай, вот в такой хибаре, посмотрела бы я на тебя...
- О господи, пошли мне смерть, чтобы перед моей девочкой открылись все пути-дорожки!
- Ладно, мам, не заводись! Прости меня, дуру, – я мгновенно взнуздала себя, вспомнив покойного отца-алкоголика, его пьяные выкрутасы и вечное, гнусавое «дай рубль на похмелку»...
- Волны раскаяния накрыли меня с головой, но я не захлебнулась, вынырнула, осмотрелась: жить можно, жаль только маму до слез. Бедная моя, бедная, что она в жизни видела? А что я увижу? Не-е-е-т! Из кожи с кровью выпростаюсь, но выберусь, выползу из Лондона!
- Дверь бесшумно распахнулась и вошел Нурдин.
- Где ты шляешься? – набросилась я на него.
- Какое твоё дело?
- Как ты со мной разговариваешь?!

– Я с тобой разговариваю очень и очень нормально, – надменно сказал он, глядя на меня прокурорским оком. – На!... Хас твою долю передал. Молодец, говорит, башлёвого фраера подцепила...

Нурдин сунул мне деньги и, обдав убийственным презрением, ушёл в свой закуток.

Я пошла в закуток Нурдина. Он сидел на стуле и как будто не собирался ложиться.

– Ложись! – сказала я. – Уже три часа.

Он молчал и был непроницаем, как следак.

– Да один тип пристал, пришлось проучить его, – зачем-то стала я оправдываться, ненавидя себя за жалкие интонации.

– Сегодня заходил один мужик. Говорит, с зоны только что вытряхнулся, тебе подарок от Марса передал, – пробубнил Нурдин и протянул мне коробочку.

Я открыла ее, и в руки мне, переливаясь, скользнули бусы.

– Ты же мне обещала, – сказал вдруг Нурдин.

– Что я тебе обещала? – спросила я, не отрывая взгляда от бус.

– Что больше не будешь театралить.

– Сказала же тебе – пристал не отвяжешься.

– Раньше тебя Марс заставлял. А теперь зачем?

– Слушай, ишак! – взорвалась я. Я день и ночь кручусь, как вентилятор, думаешь, для себя! Я хочу всех вас из этого проклятого Лондона вытащить! И я вытащу! Да ради этого я на каждом углу с кем угодно буду трахаться, лишь бы платили! Понял, засранец вонючий?!

– Сестра, не делай этого! – Нурдин резко осел на колени, обнял меня за ноги, горько, безутешно заплакал, как будто похоронил мать родную. Из меня как будто одним мощным рывком вытряхнули ярость. Пустота.

Нурдин плакал, сотрясаясь все телом, прижимаясь, как малыш – несмышлёныш к моим коленям. Самое ужасное – не притворяется ведь, вот он такой, какой есть. Мне стало невыразимо жаль его.

– Перестань! Ты же умница! – говорила я и гладила ему волосы, успокаивая как ребенка.

– Сестра, не надо трахаться с кем попало! – Я хочу всегда гордиться тобой!

– Гордиться! Мной?! – я невольно рассмеялась.

– Да! – он строго глядел на меня. – Тобой! Ты такая красивая, неотразимая! Когда ты идешь по улице, все любят тебя, а я едва не лопаюсь от гордости, так и хочется кричать: «Это моя сестра идет!»

– Перестань! Какая же я неотразимая, – смех застрял у меня в горле, довел, засранец – и меня разобрало.

– Честное слово! Тобой даже Сеит Асанович интересовался!

– Что за орёл?

– Ты не помнишь? Вот он! Наш классный. Он кивнул на фотку на стене.

– Орёл, – сказала я, чтобы отвязаться.

– Как ты могла его забыть? – все еще удивлялся Нурдин.

– Я его не забыла.

Страшная тоска, как обвал, накатила на меня, и я укусила себя за руку, чтобы не закричать. Господи, только бы выбраться отсюда, только бы выбраться! Сейчас мне восемнадцать, неужели я останусь здесь в двадцать пять, тридцать, а в сорок сопьюсь и подохну, как отец? Господи! Я села на кровать Нурдина, преодолевая жуткое желание завывать, закричать, забиться в судорогах.

– Сестра, прости меня! – Нурдин осторожно притронулся к моему плечу.

Бедный ты мой лох, засранец, спаситель.

– Давай почитаем отцову молитву? – сказал Нурдин.

– Давай! – обрадовалась я. Мы встали на колени и повернулись лицами к стене:

– О великий Аллах, а если тебя нет, то судьба, а если ты от меня отвернулась, то госпожа Случай, а если ты мной пренебрегаешь, то хоть кто-нибудь – не может быть, чтобы на свете белом не осталось ни одного фраера! Не отворачивайся от меня, протяни руку, пошли ангела! Если нет ангела, придумай его! И пусть прилетит ангел, встреножит мое смятение, вдохнёт терпеливую надежду в измученное сердце...

И так далее и тому подобное, короче, бред бессвязный, когда-то сочинённый бедным моим отцом-алкоголиком, который не верил ни в бога ни в черта, хотя был чувствительным человеком и, читая вот эту свою молитву, плакал в три ручья, а иногда и рвал на себе волосы. Я автоматом повторяла слова, а в памяти раскручивалась встреча с учителем.



А было это так. Я прибежала в школу во время обеденного перерыва и, само собой, торопилась. В учительской сидели, стояли несколько женщин и двое мужчин. Все они разом глянули на меня, едва я ворвалась к ним.

– Я – сестра Нурдина Мамытова из девятого «Б», – сказала я, обращаясь к пожилому мужчине с грустными глазами и с гладко

зачесанными жиденькими волосами. – Меня вызвал классный руководитель.

– Прощу! – мужчина галантно повернулся к парню, который складывал книги в портфель, видимо, собираясь уходить. – Сеит Асанович собственной персоной!

Парень глянул на меня и встал.

– Значит, вы – сестра Нурдина, – сказал он почему-то растерянно.

– Да.

Сеит Асанович молчал, глаза на меня. Женщины заулыбались, и Сеит Асанович принял деловитый вид.

– Вы не спешите? – спросил он.

– Спешу.

– Тогда идёмте! – сказал он, хватая портфель. – Поговорим дорогой. Я провожу вас до остановки.

Мы шли по аллее, ступая по кружевам теней, а он молчал. Я нетерпеливо глянула на него.

– Извините меня, – начал он неуверенно. – Какая у вас в семье обстановка?

– Не понимаю? – холодно сказала я, настораживаясь.

– Видите ли, – он поёжился, подбирая слова. – Я недавно в этой школе и сразу обратил внимание на вашего брата. Необыкновенно одарённый юноша... Просто удивительно одарённый..Но с ним что-то творится. Он очень замкнут, сторонится всех, а в последнее время, мне кажется, он совершенно равнодушен ко всему...

Это было время, когда я гоняла Нурдина на базар торговать разной там мелочью, пару раз отлупила за тупость и давила со всех сторон, чтобы научить кусок хлеба, по крайней мере, себе зарабатывать.

– Каждый живёт, как хочет или как может, – сказала я вслух.

– Я понимаю. Но, если нет интереса к жизни...

– А у вас есть интерес к жизни?

– Да, – сказал он после паузы.

– Вы – счастливый человек! – сказала я с усмешкой.

– Простите, но мы говорим о Нурдине...

– Он плохо учится?

– Отлично.

– Хулиганит?

– Нет. Он – скромный мальчик.

– Зачем же вы меня тогда вызывали?

– Я же сказал вам – с ним творится что-то неладное.

– О господи, какие нежности! Не заставлю же я ухахатываться, если ему не смешно! Или рыдать и рвать на себе волосы, если смех пасть раздирает до ушей?!

– Я надеялся, что вы поймёте меня, – вздохнул он. Я опять повторяю для вас: ваш брат – необыкновенно одарён. К нему нужен, я бы сказал, особый подход, поэтому я хотел вместе с вами как-то помочь ему. Я понимаю, что вам и так не легко, вы одна тянете всю семью.

– Не лезьте не в своё дело! – грубо перебила я. Ненавижу, когда лезут в мою жизнь.

– Простите, я не хотел вас обижать, – пробормотал он растерянно.

– И вы простите – я опаздываю! До свидания!

– До свидания! – повторил он машинально, бегая глазами, как виноватый человек.

Я побежала к остановке. Автобус был не мой, и я оглянулась. Учитель стоял и смотрел на меня. Он был угрюм и печален, и я пожалела, что ни за что ни про что обидела его. Тут подъехал пятый троллейбус, и я улыбнулась ему и непроизвольно подняла руку – так, обычно, прощаются ненадолго с близкими людьми.



Под утро, видимо, проскочил дождь, и теперь по улочке моего несравненного Лондона ни пройти ни проехать. Можно только пролететь, если вдруг вырастут крылья. При таком пейзаже я, обыкновенно, перевоплощаюсь в кенгуру, могу спокойно дать фору чемпионкам по акробатике, прыжкам в длину и высоту. Не прояви я такой прыти, буду по пояс в грязи, хоть на работу не иди. Улочек у нас в Лондоне всего две: одна, вихляя, идет к горам, набегая с километр, другая, замыкая, пересекает первую, образуя таким образом букву Т, и со всех сторон приникли к этим артериям жизни разномастные хибары, и, словно согреваясь, жмутся друг к другу.

Чтобы не смущать чувствительность гостей нашего города, Лондон со стороны дорог прикрывают пятиэтажки, а просветы между домами закрывают громадные щиты с метровыми буквами призывов, цитат, которые периодически обновляются. Раньше, например, были цитаты из Брежнева, потом из Горбачёва и какие-то умные слова о новом мышлении, а теперь красавцы-ковбои рекламируют табак и виски, чудокрасавицы – чулки и презервативы. Все течёт, все меняется, кроме нашего края, который какой-то шустряк нарёк Лондоном в честь столицы великой страны. Видимо, берегут наш Лондон, чтобы потом

показывать как красноречивое свидетельство нищеты, до которой довели страну коммунисты.

Я передвигалась по улочке, прыгая, как кенгуру, изгибаясь, как змея, и открывались взгляду милые картины утреннего Лондона. Вон тасуются три парня, вроде бы играя в шашки. К ним подошли два опухших мужика, что-то спросили, и один из парней, взяв у них деньги, скрылся в проулке, через мгновение выскочил с пузырьем. Мужики ожили и нырнули в другой проулок. Водка-то нынче дорогая, а бедный люд знает, что у нас держат марку – самогон дешёвый, бьет наповал, но не убивает. А вот переваливаются женщины с огромными бидонами с мантами и самсой, торопятся, бедные, на оживленные городские перекрестки, и вместе с ними идет, как на работу, куча чумазых детишек, которые в случае чего истошными воплями будут сводить с ума чересчур усердного мента.

Раздалось тарахтенье и рядом со мной остановился старенький «Москвич»,

– Садись! – блеснул зубами Хас.



– Останови! – сказала я, когда мы выехали на асфальт.

– Зачем? – удивился Хас. – Олеся, небось, заждалась.

– Останови!

Я сошла на обочину и поманила Хаса. Он, недоумевая, вышел из машины и подошёл ко мне.

– Что случилось? Нурик передал тебе бабки?

Я ударила его в живот. Он согнулся пополам.

– Баран! Сколько раз я вдалбливала тебе – не путай Нурика в наши разборки!

– Да я только башли передал.

Я врезала ему еще раз, потом – ногой.

– Ах ты ж сучка! Пользуешься, тварь, что чува Марса.

– Ты что-то сказал? – подступила я к нему вплотную.

– Тебе послышалось.

–Дерьмо!

– Ну да, я – дерьмо, а братец у тебя святой. Мы вас поняли.

– Да он же как заканючит, хоть на стену лезь!

– Да, он у тебя ненормальный. Порядочный, будто в образцовой семье вырос, а не в Лондоне. Слушай, а мы с тобой какие? – Хас вопрошающе смотрел на меня и похоже не шутил.

– Не знаю. Знаю только, что всем на нас наплевать.

– Ну и нам на всех наплевать!... Так что не хмурь бровей – у нас тоже жизнь замечательная! – заулыбался Хас.

– Прости, Хас! Сорвалась.

– Садись! – засиял Хас. – А то мы с тобой все на свете прозеваем!



Базар. Проклятие моё и спасение. Жизнь моя! Солнце, румянясь и набухая, клонилось к вершинам дальних деревьев, но страсти еще не угомонились, и базар продолжал бурлить энергией. А нам, прилипалам, пора поднимать паруса. Я несла ящичек со сладостями к машине Хаса, когда кто-то перехватил ящичек.

– Позвольте, я помогу!

Я узнала учителя Нурдина, Сеита.

– О, какой благородный человек! – жеманно протянула Олеся.

– Здравствуйте! – сказала я.

Он молча кивнул.

– Сюда! – я открыла багажник «Москвича».

– Говорят, благородство – неисчерпаемо, – сказала Олеся, – может, вы поможете перенести и вон те ящички.

– С удовольствием! – сказал Сеит и пошёл к нашим товарам.

– Не наезжай! – сказала я Олесе.

Сеит скоро загрузил машину нашими ящиками с водкой, сигаретами, шоколадом и прочей мелочью. Я помогла ему, а Олеся стояла, надменно отстранившись. Вошла в роль, сучка.

Подбежал Хас.

– Уже загрузились? – спросил он.

– Бездельник! – сказала Олеся. – Где ты болтаешься? – В следующий раз – выгоню! – сказала Олеся и обратилась к Сеиту. – Тут вот японцы приезжают, и мы решили закатить прием...

– Да это же учитель Нурдина, – сказала я. – Кончайте лапшу вешать! .. Покупаем оптом, продаем в розницу – этим кормимся.

– Я понял, – улыбнулся Сеит – Так вы пойдёте обмывать?

– Судя по вашему тону, вы хотите быть наедине с нашей красавицей,
– сказала Олеся, садясь в машину. – Не буду вам мешать. Поехали!



Играл оркестр, надрывался певец, а я бацала, ускакав от забот и печалей. Сеит, любуясь, нелепо дергался напротив меня. Я смеялась, он смеялся – рай земной!... Гибкий, бесподобного сложения парень, передвигаясь грациозно, словно звезда балета, заслонил Сеита и стал выплясывать вокруг меня элегантным петушком. Видимо, мы были клёвой парой, потому что остальные, бросив танцевать, встали в круг и стали бить в ладоши.

– Бросай своего лопуха, пошли к нам! – прокричал парень.

– Десять таких, как ты, не стоят моего лопуха!

Парень смеялся, показывая хорошо вычищенные зубы. И вдруг я увидела в глубине зала своего вчерашнего кавалера, который нарвался на мою горячую любовь. Он сидел за угловым столом рядом с угрюмыми мужиками типа вышибал на подхвате. Я оборвала танец и подошла к Сеиту, взяла под локоть.

– Пойдём отсюда! – и повела его к нашему столу.

– Тебе же хорошо здесь, – лепетал он, волнуясь от моего прикосновенья, но не сопротивляясь.

– Я устала. Хочу выпасться, – я села за стол.

– Потанцуй ещё! – он сел рядом. – Ты прекрасно танцуешь.

– Наплясалась. Боюсь, что завтра не встану, – говорила я, следя за вчерашним ухажёром. Он сидел в профиль ко мне, но мог в любую минуту повернуться и увидеть меня. Нужно смываться.

– Я тебе благодарна за этот чудный вечер, но я устала.

– Я понимаю тебя... Давай по последней! – Сеит разлил в бокалы.

– Я все забываю спросить, почему ты в школе?

– Долго объяснять, – сказал он нехотя.

– Конечно же, я же – тупая, – сказала я и, заткнувшись, поспешно опустила взгляд, потому что мой вчерашний ухажёр глянул в мою сторону.

– Я не это имел в виду! – ринулся он унимать мою обиду. – Просто, кто-то же должен работать в школе.

– А почему этот кто-то должен быть ты?

– А почему не я?

– Гроши, – сказала я, ни на секунду не выпуская из поля обзора вчерашнего своего ухажёра.

– Какие гроши? – не понял Сеит.

– Гроши, говорю, учителя получают.

– Кто-то должен работать и за гроши.

– А ты, оказывается, идейный!

– Причём тут идеи?

– А я думала всех идейных уже пригнокали, остались одни жулики да педики, – машинально говорила я, напряженно следя за дальним столиком. Неожиданно мой ухажер глянул прямо на меня. Я вздрогнула и встала.

– Что с тобой? – спросил Сеит, оглядываясь по направлению моего взгляда.

– Мне плохо. Рассчитайся!



– Вот мы и пришли! – сказала я. – Пока!

Теперь – дорога, деревья, щиты с мудрыми изречениями.

За деревьями кто-то схватил меня, выкручивая руки. Я дернулась, но кто-то другой зажал мне рот ладонью, и меня мигом впихнули в машину.

– Отпусти её! – откуда-то выскочил бородатый мужичок, но его выбросили в кусты. Машина рванула с места, как в американских боевиках.

– Сбавь! – сказал шофёру сидевший рядом, – прицепится гаишник, нам это ни к чему...

Я с ужасом узнала в нем вчерашнего своего кавалера. Он повернулся ко мне и, улыбаясь, глядел в глаза.

– Я думал тебя вчера муж зарезал, – сказал он, – а ты – живая. Да не зажимайте ей рот! Она не закричит.

– Я вас не знаю, – сказала я. – Вы, наверное, ошиблись.

– Может быть. Тогда давай познакомимся. Я – Канат.

– Бермет.

– Так вот, Бермет, ты меня извини за мое скотское поведение вчера.

Я молчала, гадая, какую игру вести дальше.

– Молодец! – сказал он. – По делу наказала меня.

– Отпусти, раз не видишь в моих действиях преступного замысла!!

Канат захохотал. Потом опять повернулся ко мне:

– А ты наглая!

– Я просто жить хочу.

– Я отпущу тебя. Хоть сейчас. Время ещё раннее, давай рванём в «Аристократ»?! Я хочу оправдаться перед тобой и поухаживать за тобой, как мужчина, а не как вчерашний скот. Ещё раз приношу свои глубочайшие извинения.

– Кто меня в джинсах пустит в «Аристократ»? – спросила я, успокаиваясь. Во всех ночных клубах шастают наши девочки, в случае чего смыться – раз плюнуть.

– А мы сейчас заедем в универсам, купим тебе вечернее платье, туфли.

– Ты подозрительно щедрый, – сказала я.

– Натура такая, – вздохнул он. – Для женщин, которые мне нравятся, я готов на все. Понимаю, что это глупо, но ничего с собой не могу поделывать.



Мы кружили в томном вальсе на блестящем паркете престижного «Аристократа», где обычно расслабляются тузы и куда стремится попасть разная шваль, желающая катить за избранных. В платье, которое мне купил Канат, я казалась себе необыкновенно красивой, и я поймала себя на том, что не без снисходительности рассматриваю женщин, одетых поскромнее. Так что поговорочка о том, что не платье красит человека, чрезвычайно сомнительна, если не жалкий блеф голодранцев.

Канат оказался прекрасным танцором, он был ласков, обходителен, и я успокоилась.

– Ты раньше бывала здесь? – спросил он.

– С какого перепугу!

– А по тебе не скажешь.

– В школе бегала на разные там кружки. Надеялась на красивую жизнь.

– Надежды, как видишь, сбываются, – многозначительно сказал он, и эта многозначительность покорила меня.

– Давай сядем! Я устала.

Лавируя между танцующими, мы прошли за свой столик. Он подлил в бокалы.

– За тебя! – сказал он и выпил. – А ты почему не пьёшь?

– Не хочу.

– Боишься опьянеть?

– Ненавижу спиртное. Отец был алкоголиком.

– Умер?

– Давно.

– Танцевать любишь?

– Кайф!

– Хочешь, каждый день будем приходить сюда?

– Издеваешься что ли?

– Я – серьезно...

– Чем же я тебя так обворожила? Тем, что грабанула?

– Все это – мелочи... Я люблю иногда забредать в края вроде ваших.

– Убьют когда-нибудь.

– Рано или поздно все будем там.

– Лучше – поздно.

– А мне все равно.

Я испытующе глянула на него. Он был серьезен, как прокурор.

– Стреляйся, раз тебе все равно! – наконец, нашлась я. – Напиши завещание на меня. Хочешь, дам анкетные данные?

Он засмеялся. Странный мужик. Глаза угрюмые, а рот раздирает смехом. У меня пересохло во рту, и я, отхлебнув из бокала.

– Я напишу завещание на тебя, а завтра застрелюсь, – сказал он и взял меня за руку.

– Вали!.. Я буду приходить на могилу с цветами и плакать.

– Хочешь?! – он дернул меня за руку, вынудив глянуть ему в глаза.

– Задолбал ты меня! – заорала я. – Иди вешайся, топись, или затолкай в жопу тонну динамита и взорвись! Только без меня! Мне от тебя ничего не надо! Сейчас я тебе твоё платье поганое отдам!

Я стала отстегивать крюпочки, чтобы потом одним махом сдернуть с себя платье.

– Перестань! – он схватил меня за руки. – Пожалуйста.! На нас смотрят.

– Пускай смотрят! Повыступай теперь перед ними! Может, кто-то подпишется на завещание.

– Удивительная! – сказал он вполголоса, не сводя с меня странного взгляда.

– Да пошел ты!

– Никуда я не пойду. Я теперь жить хочу, – сказал он, улыбаясь.

– Я домой хочу!

– Посидим еще? Пожалуйста.

– Я устала. Я не раскатывала на машинах, не сидела в ресторанах, я целый день шустрила на базаре, чтобы добыть себе кусок хлеба.. Понимаешь?

– У меня тоже работа нелегкая.

– Я тебе хоть не противен? – спросил он после паузы.

– Да я с трудом удерживаюсь, чтобы не броситься тебе на шею, благодетель ты мой!

– Извини, я не так выразился. Я хотел сказать... короче, может еще встретимся?

– Когда?

– Хоть завтра.

– Завтра не могу.

– Тогда послезавтра.

– Хорошо. А теперь – поехали! Я падаю...



Так повелось в нашем великолепном Лондоне, что, поднакопив денег, поднатужившись, уезжают отсюда напрямик, без пересадки в другую жизнь. Человек ведь всегда надеется, что, сменив трусы или галстук, или дом, он автоматом станет другим.

Сегодня – праздник, той. Провожаем семью Хаса. С самого раннего утра на весь Лондон надрываются звезды мировой эстрады, и все довольны, никто не бежит к участковому с жалобой на нарушение общественного порядка.

Во дворе старенького дома многолюдно. С одной стороны – за низкими азиатскими столиками расположились пожилые, чинные и мудрые, с другой – волнуется и бесится молодежь.

Но вот встал отец Хаса, седой опрятный старичок, похожий на чиновника среднего ранга, бывший знаменитый ханыга, гастролёр по всем зонам Кыргызстана, алкоголик, наркоман, а сейчас – человек уважаемый, мудрец, Сократ. Клык сунул старичку под нос микрофон. Старичок взял микрофон, подул в него. Потом оглядел всех нас долгим, мудрым взглядом – артист ещё тот! – потом заговорил:

– Родные мои!... Большое спасибо всем вам, что пришли! Мне семьдесят лет, клянусь Аллахом, никогда не думал не гадал, что советская власть мандой накроется, а о том, чтобы когда-нибудь переехать куда-то из этой вонючей лачуги... – он картинно показал на

свою хибару и осёкся. Помолчал и вдруг низко поклонился своей хибаре.

– Спасибо тебе, родная!... Ты вырастила меня, моих братьев и сестёр, моих детей.... Прости, что обидел тебя заносчивым словом, прости, что покидаю – каждой твари хочется жить лучше. Спасибо тебе, родная, за мою жизнь, за жизнь моих детей!

Он поклонился своей хибаре, вытер выступившие слёзы.

– Жизнь моя так и кончилась бы здесь, – старик вошел во вкус, – если бы на белом коне не прискакала перестройка, а потом на жилистом упрямом ишаке не явилась нахрапом демократия!

Старик сделал многозначительную паузу.

– Кем я был до перестройки? – воодушевился старик. – Мелким ханьгой! Шугаясь ментов, пробавлялся грошёвой спекуляцией, копеечной дуриловкой! Навару едва хватало, чтобы семью прокормить, да стопочку-другую опрокинуть. А теперь кто я? Да я теперь не любому академику руку подам! А капустаки хватит и на честную жизнь! Я хочу, чтобы мой младший сын, Касым, стал честным человеком! Он может себе позволить!

– Не харкай в колодец!

– Слушать противно! Кто бы говорил!

– Родные мои! – поняв, что перегнул, заметался старик. – Вы меня не так поняли! Вы все знаете меня, знаете, так сказать, этапы моей славной биографии... Я, как Ленин, из тюрем не вылезал. Трое моих сыновей загорают сейчас по зонам, так что в принципиальной честности вы не можете меня обвинить! Я просто хочу, чтоб самый младший мой сын, скажу прямо, самый глупый из всех моих детей, не лез, куда не следует, утешал бедную мать. А чтобы быть честным, много ума не надо. Верно?

– Ха-ха-ха!

– Я всем вам желаю крепкого здоровья, удач и чтобы вы все купили рядом со мной дома, и будем мы все снова соседями, друзьями!

– Пожелай, чтоб ментам зарплату не увеличивали, а то ведь не купятся! – выкрикнул кто-то, и все рассмеялись.

– Касым, иди сюда! – крикнул старик, и Хас, кривляясь, подошел к отцу.

– Вот здесь, перед нашими людьми, самыми святыми людьми, которые помнят тебя вот с таких лет, поклянись, что будешь честным человеком!

– А я разве жулик?

Загототала, завизжала молодёжь.

– Поклянись, что будешь ещё честнее! Нам хватит того, что сердце твоей бедной матери по твоим братьям разрывается! Если ты загремишь, то не останется у неё сердца! Ты убьёшь ее! Поклянись!

Хас растерянно озирался. Мать, худенькая старушка, всхлипывала, прижимая руку к груди. Старики укоризненно смотрели на Хаса, притихла и молодёжь, пораженная неожиданным поворотом.

– Клянусь! – сказал Хас дрогнувшим голосом.

Хас – натура эмоциональная – стоял, не вытирая выступивших слёз.

– Как же я буду жить! – вдруг дико вскрикнул он. – Я же ничего не умею!

– Научишься, – сурово сказал отец.

Ответа Хаса я не расслышала. Ко мне подбежали мои сестрёнки, Аптынай и Жылдыз, с необычайно таинственными лицами и потянулись, жарко шепча, к моему уху. Я наклонилась, чтобы не пропустить ни одного слова.



Я ринулась через праздничную толпу. Я мчалась узкими проходами между домишками, сокращая путь, перепрыгивала через дувалы, пробегала чужие безлюдные дворы – весь Лондон был на проводах.

Яростная и энергичная, готовая крушить и валить, ткнулась о двери дома Мариам, по прозвищу Ханум. Так меня и ждали. Я затарабанила:

– Ханум! Открывай, сучка!

Я огляделась. Окно было низкое, форточка закрыта. Я прыгнула и толкнула форточку, и она распахнулась. Я подтянулась и ужом скользнула вовнутрь дома, опрокинула ведро и ринулась в проход, ведущий в другую комнату.

Нурдин стоял в трусах и, занеся ногу, просовывал ее, неверную, в брючину. Ханум, накрывшись с головой одеялом, притаилась на кровати.

– Дура! Чего приперлась?! – заорал Нурдин, преграждая мне путь. – Ты дашь мне жить или нет?! Убирайся отсюда, дура!

– С кем ты связался, дурак?! – заорала и я, пытаюсь оттолкнуть его, но он схватил меня за руки и не пускал.

– Это моя жизнь! И не лезь! Если бы ты только знала, как ты мне надоела!

Ах же ты, засранец! Тварь неблагодарная! Я провела приём, и Нурдин вскрикнув, шмякнулся на пол. Я прыгнула на кровать и сдернула одеяло с Ханум. Она, завопив, как зарезанная, забилась в угол.

– С кем ты связался?! С этой шлюхой! – кричала я, пьянея от ужаса, который я внушила несчастной толстухе. – Да с ней весь Лондон спал! Полгорода ее трахало! И ты, дурак, поперся в это вонючее болото?! У-у, паскуда!

Я прыгнула, чтобы достать Ханум. Она, визжа, отбивалась ногами.

– Тебе мало алкашей, торгашей и ханыг?! За малолеток взялась? У-у, крокодил!

Сильный удар опрокинул меня.

– Не трогай ее! Не смей ее трогать! – надо мной стоял Нурдин с табуреткой в руке, белый как стена. Его губы тряслись, глаза сверкали, как у затравленного волчонка, но смотрели непреклонно.

– Убивай! – сказала я. – Убей родную сестру ради этой шлюхи!

Я вскочила и шагнула навстречу Нурдину.

– Нет! Нет! – завизжала Ханум и с неожиданным для ее комплекции проворством вскочила и обхватила сзади Нурдина. Он оттолкнул Ханум и, бросив табуретку, побежал к дверям.



Я шла проулками Лондона под жарким полуденным солнцем, и мне было холодно.

Я зашла в свою хибару. Тишина, прохлада. Хо-ро-шо! Нурдин сидел за столиком в своём закутке, обхватив голову руками. Он не шелохнулся, когда я подошла к нему. На стене висела фотография, где красовался Сеит среди малолеток. Меня будто ножом ударили, в самое сердце – дыханье перехватило. Я положила руку на плечо Нурдина. Он сбросил мою руку.

– Убивай! Без свидетелей, – сказала я. – Мне самой жить надоело, – спазмы сдавили горло, мне стало невыносимо жалко себя. – Мне восемнадцать лет, а что я в жизни видела? ! С самого детства кручусь, как проклятая. Зачем мне такая жизнь? Убивай!

– Тебе надо памятник поставить, – буркнул Нурдин.

Я растерялась. Не была готова к такому повороту. Била на жалость и – попалась.

– За что же мне памятник? – спросила я, соображая, как себя вести, время выгадывая.

– За то, что крутишься, за то, что кормишь нас, за то, что думаешь за нас. Ты же у нас самая умная.

Я совсем потерялась. Хотела было взорваться праведным гневом, задавить, задушить в самом зародыше эту выдрипень, но передумала. Я не хотела быть жалкой.

– А ты неблагодарный, – тихо сказала я спасительную фразу.

Он встал и до земли поклонился мне. Я ущипнула себя: наяву или это мне кажется?

– Я уйду из дому, – сказал он. – Выживу, отдам тебе всё до копейки, до последнего куска хлеба.

– Не надо! – вскрикнула я. – За что?!

– Дай мне жить, как я хочу!

– Все говорят, что ты – очень способный. У тебя должна быть другая жизнь.

– Не хочу я другой жизни!

– Нашел бы девочку.

– Да я к ним подходить боюсь!

О господи, ребенок совсем, а я то уж совсем испугалась. Еще бы – чужой, резкий и умный человек, я уж было запаниковала, а оказывается, он все тот же мой Нурдин, Нурик, малыш.

– Будь по твоему. Женись на Ханум, сыграем свадьбу, так и быть – потрачусь на тебя в последний раз. А потом Ханум будет тебя содержать. Клиентов будет приводить, а ты им водочки станешь разливать, колбаски нарезать.

– Да я же только попробовать! – взревел Нурдин. – Я жениться что ли на ней собираюсь! Ты вон в моем возрасте всю трахалась! Тебе можно, а мне нельзя?!

– Заткнись! Что ты знаешь о моей жизни, засранец?! Что я лет с тринадцати путалась с Марсом? Ты этим мне глаза колешь? А знаешь ли ты, что если бы не Марс, меня бы пустили по рукам, как эту Ханум, как почти всех девчонок нашего Лондона! Отец сгорел, матери от вас не прогнуться, кому за бедную девчонку вступиться?!

Я неожиданно для себя заплакала. Непонятно, с чего это вдруг прорвало?

– Бермет, сестра моя любимая, прости меня! – Нурдин обнял меня, поцеловал в щеку, потом присел на корточки, заглядывая в глаза. Бедный, он – дрожал.

Чтобы показать, что прощаю, я погладила его голову, а сама никак не могла остановиться – так меня занесло. Ну, стоп, стоп!...

Нурдин стоял на коленях и смотрел на меня. Я улыбнулась ему сквозь слезы.

– Ты должен учиться, – сказала я.

– Я ради тебя все сделаю, – сказал он, сияя. – Ты простила меня?

Я еще раз поцеловала его в щеку. А дальше что делать?

– Давай помолимся? – сказал Нурдин.

– Давай! – с радостью согласилась я.

Вот это как раз ништяк! Хоть пару минут верить во что-то, а потом – хоть земля пополам!

Я опустилась на колени рядом с Нурдином. Мы глядели на низкий потолок и шептали молитву, уносясь в блаженный край, где живем мы сами, только лучшие, чем сейчас, такие, какими, быть может, мы никогда не будем.



Была не была, меня не убудет, станет плохо – стерплю, будет лучше – не разорвусь! Я решила идти в школу. Паинькой вползла в учительскую. На меня изучающе глянули учительницы, бедно одетые и некрасивые. Сеит, злодей, сидел спиной ко мне.

– Здравствуйте! – бодро поздоровалась я.

– Здравась-те! – дружно отозвались учительницы. Сеит обернулся и просиял, но тотчас же погасил сиянье.

– Вы ко мне? – холодно спросил он.

– Да, – сказала я. – По поводу брата.

– Я вас слушаю.

– Я не могу здесь, – я смолкла, потом просительно добавила: – Я на минуточку!

Он поднялся, и мы вышли из учительской. Остановились в коридоре, у окна.

– Что случилось? – спросил он.

– Понимаете, – я замялась. – Я о сексе...

– Что?! – он вздрогнул и заозирался. Пусто было в коридоре, только в дальнем конце, смеясь, щебетали две девчушки.

– Я о Нурдине, – заторопилась я, пугаясь его страха. – Он... ну... я застучала его с одной шлюхой...

Он молчал, по-моему, с трудом соображая.

– Она старше даже меня, – добавила я зачем-то.

– Кто старше?

– Ну.. эта шлюха, которая затащила его к себе.

– Тише!.. При чем тут я? – прошипел он, озираясь тоскливо.

– Ты – учитель! – возмутилась я, переходя на «ты».

– Не по сексу же! – выдохнул он, потерявшись вконец.

– Ты – учитель! – сказала я непреклонно.

– Ну, ладно, – Сеит вроде взял себя в руки. – Я подойду минут через двадцать, подожди у спортплощадки.

– Не обманешь бедную девочку? – бросила я вслед. Он вздохнул и, покачав головой, скрылся в учительской.



Спортплощадка была окружена высокой оградой из сетчатой проволоки, и внутри загородки несколько девушек в красивых трико, видимо, старшеклассницы, под нежную и плавную музыку отработывали упражнения с лентами.

На небе ни единого облачка, солнце зырилось распахнутым взглядом, листья на молоденьких деревьях переливались глянцем, и девочки в красных, голубых трико с неторопливыми, грациозными движениями сверкали, как самые лучшие украшения этого весеннего утра. Такие чистые, такие одухотворенные и такие красивые! Господи, ведь они всего-навсего года на два моложе меня, а я чувствую себя старухой, древней сопливой старушенцией, которая до мурашек на морщинистой попе умиляется юными созданиями, ровесницами своих правнучек. Ха.

– Я вас слушаю.

Я обернулась. Рядом стоял Сеит и вопрошающе глядел на меня. Звучала томительная музыка, и девушки, взмахивая лентами, как крыльями, летали туда-сюда, а я глядела на всё это и не понимала, зачем я здесь, откуда взялись эти девушки, прекрасные, как птицы, с какого перепуга появился здесь Сеит и почему так отчужденно и враждебно его лицо, как будто я – жуткая преступница или, по крайней мере, наградила его триппером.

– Что с вами? – спросил он.

– Всё хорошо, всё прекрасно, маркиз!

– Вы плачете?

– Нет, я плачу от счастья.... Чего тебе надо?

– По-моему, вы ко мне пришли поговорить о брате...

– А-а, простите, пожалуйста! Почему ты ко мне на «вы»? Или ты забыл, что мы договорились на «ты»?

– Вытри слёзы! – сказал он после долгой паузы. – Ты из-за Нурдина плачешь? Это – возрастное. Только не дави на него.

– Я плачу из-за себя, – сказала я, глядя на девушек, и – всё ещё находясь в странном состоянии, когда я вроде не я, и мир вокруг вроде

этот мир и вроде сон или случай в каком-то фильме, куда меня самым фантастическим образом занесло – продолжила, видимо, воображая себя героиней этого самого фильма: – Я тоже бегала на гимнастику, мечтала выскочить в чемпионки. Мечтать, как говорится, не вредно... умер отец, мать с четырьмя детьми, мал мала меньше – куда пойти, куда податься... Вот и впряглась с четырнадцати лет в каторгу, кручусь до посинения, а просветом и не пахнет... Мечтала – надрывалась любить до мурашек, а сама стала чувой вора и бандита...

Проговорив последние слова, я вдруг догнала смысл своей галиматьи и ужаснулась. Ведь никогда не была такой! Самое мерзкое оружие – бить на жалость.

– Но я не жалею. Я счастлива и довольна. Понял? – закончила я и с вызовом глянула на него. Он потупился.

– Понял, – сказал он, погодя.

Я молчала и не могла опомниться от того, что наговорила. С чего меня так понесло? Это все музыка виновата! Девушки виноваты! Они были такими, какой я хотела быть.

– А ты сейчас любишь его? – вдруг спросил Сеит.

– Кого?

– Ну... этого... вора, что ли.

– Нет!

Мы стояли у сетчатой ограды поодаль друг от друга и, глядя на гимнасток, перебрасывались словами.

– Я промышляю ханкой, – неожиданно для себя сказала я. – Ты презираешь меня?

– Нет.

– Осуждаешь? – настаивала я.

– Кто я такой, чтобы осуждать?

– Я – чува бандита, я торгую ханкой, я – баба гнилая, дрянь и ещё раз дрянь... И нам не надо больше встречаться.

– Почему?

– Я же сказала тебе, какая я...

– Ну и что?

– Ты со мной пропадешь.

– Не пропаду.

– Тебя убьют или изувечат.

– А я не боюсь.

– А я боюсь! – разозлилась на себя за то, что стала размазывать сопли.

– Я не хочу с тобой встречаться! Понял?

– Не совсем.

– Ты пойдешь со мной шустрить на базар?

– Нет.

– А я не буду такой, как ты. Я хочу выбраться из Лондона и пожить по-человечески.

Я глянула на него: он отвернулся, пальцы рук мёртвой хваткой вцепились в сетку ограды.



И полетела жизнь моя напропалую, сказка с былью пополам. Днём ошиваюсь на базаре, вечерами в ресторанах с Канатом рас-с-слабляюсь. Хор-рошо! Урвать один день, а там – поглядим, по крайней мере, рыдать над прожитым не буду.

Я любила танцевать с Канатом. Он был чутким партнёром, и если я начинала импровизировать, то он со вкусом и удачно подстраивался. Однажды нас занесло – ур-раган выкаблучки! Все на попятную, куда им до нас! Обступили штaketником и давай руками махать и шлепать – не ресторан, а Большой театр.

Мы прошли за свой столик и вслед нам летели аплодисменты. Кайф! Канат отхлебнул из бокала, не сводя с меня блестящих глаз.

– Любишь славу, – сказал он.

– А кто ее не любит?

Он улыбнулся и хотел что-то сказать, но к нам подошёл и сел тот самый крутой, который периодически покупал у меня ханку.

– Красивая у тебя баба, – ощерился он, повернувшись к Канату.

– Чего тебе надо? – нахмурился Канат.

– Старых друзей стал забывать.

– Я не забыл.

– Поехали тогда в сауну!

– Станный ты. Я с женщиной, с красивой женщиной, как отметил ты.

– Может, в картишки перебросимся? С Казахстана два туза подвалили, нужен подыгрывающий.

– Не хочу.

– Девочка, миленькая! – повернулся ко мне крутой. – Дай один ляп! Трясет меня...

– Вы же знаете, где достать, – сказала я.

– Только один ляп! Неужели тебе не жалко гибнущего человека?

– Сказали же тебе! – вспыхнул Канат. – Иди отсюда!

– Ты – дерьмо! На кого нас променял?! На эту шлюшку с трущоб!

Канат ударил его. Крутой упал, быстро вскочил и кинулся было к нам, но его уже схватили.

– Ты – труп! – крикнул Крутой.

– Ты уже давно труп! – сказал Канат. – Пошли!

Он стремительно пошел к выходу.

– Куда? – спросила я, едва поспевая за ним.

– Ко мне!...



Он никак не мог успокоиться даже тогда, когда мы приехали в его загородный особняк. Я была здесь в первый раз и плыла от обстановки громадного зала. Такую роскошь я видела только в кино и не представляла себе, что так могут жить наши люди. Канат, не обращая внимания на меня, угрюмо ходил по залу, то и дело подходя к бару, чтобы выпить.

– Боишься его? – спросила я.

Он усмехнулся и промолчал, отпивая глоток из бокала.

– Не надо было заступаться! Я бы сама ответила.

Он расхохотался. Заливисто так, весело, будто только что не метался угрюмым кабанчиком.

– С ним бы я справилась и нечего обзывать!

– Хватит о нём! – он опять нахмурился. – По лезвию ножа бегают! Если не менты загребут, то подохнет от передозировки. Мне просто тяжело за него. Друзья с детства, понимаешь?

– А от тебя он чего хочет?

– Чтобы я не отрывался от них. Карты, девочки и прочее. Чтобы я опять занялся наркотой.

– Ты занимался наркотой?!

– Я с этого начинал. Разве с честного бизнеса раскрутишься? Потом откололся. Лучше водка, бензин, по крайней мере, за семью спокойней.

– Вот мы и подошли к главному вопросу. Где семья? Я все время вижу тебя, яйцами трясущего.

– Горишь желанием познакомиться с моей женой?

– Умираю.

– Не получится. Она за границей.

– На семинаре по сексуальному мастерству?

– Дети там учатся, она с ними.

– Ух, какие мы передовые!

– Не говори! Давеча дочь приезжала, носик воротит – всё наше им уже чужое. Европейцы, ёб твою мать! А-а, надоело. Брошу всё и пойду инженером. Я ведь был классным специалистом. Меня ценили.

– И платили гроши.

– Ничего! Придёт время, и у нас научатся ценить интеллигенцию. И будет она получать приличные деньги, как и во всем мире.

– Она вымрет, пока придёт это время.

– Не забывай, мой великий мыслитель, они – пуповина жизни, не будет их – прервётся нить.

– Ой-ой, как страшно! Все это халва для дураков! У меня вон соседка – учительница. Идейная! Была у нее когда-то приличная квартира, платить дорого – продала, купила халупку в нашем крае, все равно нищета за ней по пятам. Всё бегает, пятёрку, десятку занимает, иногда за спичками прибегает. Огонь в душе, а спичек нет!

Канат расхохотался, потом подхватил меня и понёс на второй этаж, напевая:

– Огонь в душе, а спичек нет! Ля-ля! Огонь в душе, а спичек...



– Да мне лишь бы зацепиться! Я выползу и всех вас вытащу! Клянусь!

Поддатый мужик ударил себя в грудь и глядел на меня жалкими глазами. Рядом с ним сидела мать, тоже поддтая, к ней испуганно жались Алтынай и Жылдыз. Напротив, опустив голову, сидел Нурдин. Они что, сговорились что ли? Забежала домой на минуту, чтобы переодеться и бежать к Канату и – на тебе! Спектакль. Мама выходит замуж!

– Слушай, мужик, дуй отсюда подобру-поздорову! Тоже мне – Спаситель! Ты тоже хороша, старая дура! Тебе бы о душе молиться, а ты мужиков в постель тащишь!

– Не смей так разговаривать с мамой! – крикнул Нурдин.

– Какая же я старая! – всхлипнула мать. – Мне еще сорока нет. Что я в жизни видела?

– Ох, какое счастье видеть эту пьянь! Тебя что, отец – алкаш не достал! Еще одного алкаша притащила!

– Да не пьёт он! – воскликнула мать, вздымая руки, видимо, воображая себя героиней индийского фильма.

– Я не пью! Клянусь! – подхватил мужик, взбодрившись.

– Я что, слепая?! Собирай шмотки и топай! Он не пьёт! Если трезвый такой, то какой же он пьяный?!

– Они выпили для храбрости, – сказал Нурдин. – Боятся они тебя.

– А чего меня бояться?! Я что – Баба-Яга? – сказала я, и вдруг меня осенило: – А ты что, за него?

Нурдин молчал и не отводил взгляда.

– И вы за него? – повернулась я к сестрёнкам. Девочки потупились. – Да вы что – с ума сошли?!

– Он – хороший, – сказала Алтынай. – Глянь, что он сделал!

Она повела головкой. Я последовала за её взглядом. На стенах были прикреплены аккуратные полочки, а позади топчана девочек, изогнув шеи, к далекому дворцу плыли лебеди.

– Левитан! Когда это он успел? Что-то не замечала.

– А ты в последнее время ничего не замечаешь, – сказал Нурдин.

– Его-то я бы заметила! – кивнула на мужика.

– А он в сарае пристроился.

– Деловой! Ладно, девочек он лебедями купил, а тебя чем?

– Он мне не мешает, – сказал Нурдин. – Пусть живет.

– Мне бы только зацепиться! – бормотал Левитан. – Я век не забуду! Мне бы только на ноги встать! Сначала сам борзел, а когда за ум взялся, никому мой ум не нужен. То за бродяжничество, то ещё за что-то, то ни за что. В Россию не пускают, а здесь – я чужой.

– Слушай, Левитан, цепляйся за своих. Вон город кишит крутыми русаками!

– Ты – националистка – сказала мать, проедая меня глазами. – Он не будет обузой. Я люблю его, – сказала мать и заплакала. – Я не могу жить без него. Я умру.

Я захохотала, глядя, как мать плачет, по-детски растирая по лицу слёзы, а к ней с выражением горячей солидарности на худеньких мордашках приникли мои сестрёнки.

– Не плачь, – сказал Левитан. – Я буду приходить.

– Тебя же менты загребут! – плакала мать.

– Сестра! – встал Нурдин. Вот мы с тобой иногда молимся... Хотим, чтоб нам помогли.

– Ну и что ?

– А почему бы нам не помочь?

– И таким образом переквалифицироваться в Магомеда или Иисуса?... – сказала я, смеясь. Меня забавляла его необыкновенная серьёзность.

– А почему бы и нет?.. Они ведь тоже были люди...

– А-а! – махнула я рукой. – Делайте, что хотите!



Я поселилась у Олеси. Эту квартиру ей купил какой-то крутой старикашка. Его в прошлом году кокнули, и Олеся, боясь куковать, пошла жить к своим старикам. Ела меня, разъедала обида на своих. Крутилась, как проклятая, лепестки свои нежные с кровью обрывала, чтобы они светились, как люди, и – на тебе! – на пьянь подзаборную променяли. И ведь не раз я его видела, да только вот не знала не гадала, что запомнить надо было, впечатать в свои зрачки навек, его долбаное величество! Ведь это он тогда, ночью, рядом с Нуриком гарцевал, а когда крутые меня в машину впихивали орлом поднебесным на них бросился, да и на улочках Лондона не раз мимо меня протопывал, косясь из-под косматых бровей синью нездешних глаз, словно дворняжка, пинка праздного опасаящаяся. И кто бы мог подумать, что эта дворняжка сгонит меня однажды с гнездышка насиженного, пустит по миру, как сироту казанскую... О господи, как жалко себя, как сладко себя жалеть, невыносимо сладко, оргазм... Ха-ха-ха.

Светило солнце, стоял-раскачивался долгий летний вечер. Я почти бежала по улочке, петляющей среди дувалов и хибар.

Впереди открылась калитка, и вышел спиной ко мне какой-то мужчина, и, когда я попыталась обойти его, он резко повернулся.

– Привет!

Я вскрикнула. Передо мной, улыбаясь, стоял Марс.

– Не ждала? – спросил он, наслаждаясь моим испугом, и, не давая мне опомниться, потащил во двор. – Можешь поздравить, вернулся насовсем...

– Марс! – пыталась я вырвать руку.

– Идём-идём! – вёл он за собой по полутёмной прихожей, словно клещами сжимая мне руку. Мы втокнулись в освещенную комнату, окна которой были зашторены. На столе стояла бутылка коньяка, ваза с фруктами.

– Как видишь, я приготовился ко встрече своей королевы! Глаза проглядел, высматривая тебя.

Марс закрыл дверь на крючок, уставился на меня.

– А королева как будто не рада, а?

– Рада, – сказала я через силу.

– Ах, как я рада, что мы все из Ленинграда! – завопил он, бросаясь на меня.

– Марс! Не надо! – пыталась я отбиться, но он швырнул меня на диван и мигом сорвал с меня одежду.

– Не надо! Потом! – кричала я в отчаянии.

Он вошел в меня, как нож. Он кричал, рычал, вбивая меня в диван, дыша, как загнанный конь.

– Не надо, не надо! – ничего не соображая, выкрикивала я, проклиная своё тело, которое жаждало яростного мужского присутствия.

– Пожалуйста, не надо!

Я закрыла глаза, чтобы не видеть его.

– Теперь можно хряпнуть за встречу! – он ходил по комнате, что-то передвигая, звенел бокалами. Я лежала, не двигаясь. Я – жаба, вонючая жаба, еще хуже – никто, ничто. Я – чува Марса, вора и бандита. Всё вернулось на круги своя. Можно жить, можно и не жить....

– Вставай! – дотянулся до меня хриплый голос, как будто из-за стены. Я вздрогнула и открыла глаза. За столом сидел Марс и ласково смотрел на меня.

– Садись! Хряпнем за встречу и покатым в ресторан.

Я оделась и села за стол. Молча чокнулась и выпила.

– Расскажи, как жила, как гуляла без меня? – спросил Марс.

– А кто ты такой, чтобы требовать отчёта?

– Оборзела! Я для тебя роднее родной матери! Я из тебя человека слепил!

– Не человека, а тварь!

– Растёшь! – удивленно проговорил он, пристально глядя на меня. – Может, кого-нибудь завела?

– Завела.

– Ты что?! – растерялся он.

– У меня есть парень, – я, не мигая, глядела на него.

– И он тебя трахает? – гаденько улыбнулся он.

– Я люблю его.

– Торгаш?

– Какая тебе разница?

– Я его схавая и ботинок не выплюну!

– Если ты хоть пальцем тронешь его, убью тебя, – я спокойно и с ненавистью глядела на него.

Он встал и, хмыкая, прошелся по комнате.

– Ох, как страшно! Я в штаны обкакался.

– Найди себе другую. Я жить хочу, – сказала я вставая.

– Сядь! – он дернул меня за руку, и я упала на стул. – Сядь, шлюха! Ты так просто не уйдёшь от меня! Значит, пока я в зоне пыхтел, ты тут кинула меня?!

– Можно подумать, я тебя туда затолкала!

– Заткнись! – он возбужденно заходил по комнате. – Нет, я твоего хахаля убивать не буду, легко хочешь отбрыкаться! Я его переломлю, и

будешь ты ему горшки подносить-выносить! И будет у вас любовь большая! Ха-ха-ха! Поняла, падла?!

Я молчала, соображая как выскочить.

– Я тебе спрашиваю – поняла!? – заорал Марс.

– Поняла, – сказала я, примериваясь к броску.

– Брысь на диван! Раздевайся, сука! Куда?

Он кинулся за мной, вытянув руки. Я резко ушла вправо, его руки скользнули мимо меня. Ребром ладони я нанесла удар по горлу. Он перегнулся, захрипел. Я отбросила крючок и выскочила за дверь.



Я бежала по улицам города и на меня оглядывались. Потом сообразила остановить такси, и поплыли мимо дома, деревья, люди и весь этот проклятый мир.

Я влетела в офис Каната, пробежала мимо оторопевшей секретарши и ворвалась в кабинет. Канат разговаривал с двумя мужчинами. Увидев меня, он встал и сказал мужчинам:

– Идите! Потом разберемся!

Мужчины вышли. Канат проговорил в диктофон:

– Никого ко мне не впускать! – потом поднял глаза на меня. – Я же предупреждал тебя, чтобы ты сюда не приходила.

– Марс освободился, – сказала я.

– Ну и что? Слава богу, что не Юпитер.

– Мне страшно за тебя.

– Плевал я на твоего засранца!

– Я с ним была... сейчас. Понимаешь? – у меня на глазах навернулись слёзы. Так мне было тяжело это выговорить, а не сказать я не могла.

– Поздравляю! Представляю, какая была жаркая встреча!

Я растерялась. Чужое, холодное лицо, насмешливый взгляд. Он ли это? Или разыгрывает?

– Ты не любишь меня, – пролепетала я первое, что подвернулось.

Он расхохотался. Как всегда, когда ему было весело, он вскочил с места и заходил по кабинету, энергично потирая руки.

Я с ужасом глядела на него.

– Неужели ты до сих пор ничего не поняла? – остановился он. – А ведь корчишь из себя умницу! Ты мне устроила театр, а я тебе – свой. Доходит? Ко мне приехала жена, к тебе твой Марс вернулся. Все вернулось на круги своя! Какие могут быть претензии?! По доброте сердца могу пару тысконок подкинуть.

– Да пошел ты!... – сказала я с ненавистью и повернулась, чтобы уйти.

– На! Возьми свои бусы! Ты их на даче забыла.

– Выбрось ! – бросила я, не оглядываясь.



Я медленно брела по кривым переулочкам Лондона. Идти все равно некуда, а дома отдышусь. Мимо меня, обгоняя, побежали люди. Я побежала на ними.

У нашей халупы пузырилась толпа. Передо мной расступились. На земле в луже крови лежал мертвый Марс. Рядом стоял Нурдин и держал в руке нож. Левитан, хлопотал над матерью, которая, закрыв глаза, полулежала на земле, привалившись спиной к дувалу. Испуганно озираясь, стояли сестрѐнки. Наконец, до меня дошло, что мой Нурик убил Марса.

– Брось нож! – закричала я. Нож со стуком упал на землю.

– Что ты наделал?! – бросилась я к Нурдину.

– Сестра! – обрадовался он мне. – Как хорошо, что ты пришла!

– Что ты наделал?! Зачем?! – я попыталась обнять его.

– Не трожь меня! – Нурдин отступил от меня. – Испачкаешься...

Помоги мне!...

– Я жизнь за тебя отдам!

– Давай, почитаем нашу молитву?!

Нурдин опустился на колени. Я опустилась рядом с ним.

Вокруг стояли люди и глазели на нас. Да плевать на них, явился лишь бы Бог, хоть на мгновение мелькнул, проходимец старый! Ради этого я не только на колени встану – и дерьмо собачье при всех жрать буду...

– О великий Аллах! – дрожащим голосом начал Нурдин.

Я подхватила:

– А если тебя нет, то Судьба, а если от меня и она отвернулась, то госпожа Случай, а если и она меня оббегает, то хоть кто-нибудь – не может быть, чтобы на белом свете не осталось ни одного доброго фраера... Не отворачивайся от меня, протяни руку, пошли ангела!... А если ангелы перевелись, придумай его!...

Пронзительно сигналив, подъехала ментовка. Я подняла взгляд. Позади людских голов замаячили красные фуражки. А прямо перед собой я увидела Сеита. Он шел к нам и плакал.

– С дороги! Милиция! – разрезая толпу, приближались менты.

Левитан подхватил валявшийся на земле нож и пошёл навстречу им:

– Запишите явку с повинной!... Я убил!...